

LÉON ROUILLON

POUR
LA TURQUIE

DOCUMENTS

QUATRIÈME ÉDITION



PARIS

2000 ERNARD GRASSET, ÉDITEUR

61, RUE DES SAINTS-PÈRES, 61

SA
777

MCMXXI





12000

POUR LA TURQUIE
DOCUMENTS



DU MÊME AUTEUR

A la Librairie des Tablettes
SAINT-RAPHAEL (Var)

Le Pantin. — Comédie héroïque en
1 acte en prose mêlée de vers. Ouvrage
honoré de l'Ex-Libris de la Société
Philotechnique 1 volume **6 francs.**

Le Marin. — Essai de psychologie
romanesque. 1 vol. **6 francs.**

La Stèle d'Amitié. — Poèmes. 1 vol. **8 francs.**



LÉON ROUILLON

POUR LA TURQUIE

DOCUMENTS

« La Troisième raison pour laquelle nous voudrions sauver les Turcs, c'est que nous avons besoin d'eux pour contrepeser l'excessive grandeur du corps germanique qui a accumulé sous la domination sienne les meilleures couronnes et Etats de l'Europe, hors la France, laquelle a toujours été au combat, tant pour ravoir le sien que pour aller au devant de cette ambition qui voudrait parvenir à la tyrannie de toute la chrétienté. »

Le comte de Noailles au Roi
Charles IX.



PARIS
BERNARD GRASSET, ÉDITEUR
61, Rue des Saint-Pères

Tous droits de traduction, adaptation et reproduction
réservés pour tous pays





00 SA 777



INVENTARISIERT UNTER NR.

63.079



AUX FRANÇAIS.





ABBAYE DE NANTEUIL-EN-VALLÉE
(CHARENTE)

Le 1^{er} Décembre 1920.

Ces pages sont offertes aux Français parce que les Français ont en Orient un patrimoine qu'ils sont en train de perdre.

Ces pages sont pour eux un cri d'alarme, ces pages veulent être un avertissement loyal, que n'animent aucun parti pris, aucune passion, aucun désir inavouable.

La France possède, dans le Levant, un immense héritage que des siècles de patients labeurs et d'habile politique lui ont acquis, c'est son *influence prépondérante*.

Depuis les capitulations, cette influence s'est exercée par l'entremise et avec le concours de la Turquie. A l'heure présente ce qui en subsiste encore persiste toujours par le secours de la Turquie. Mais, bientôt, quand la Turquie aura disparu de la carte du monde, il ne restera rien de l'influence française dans le Levant.

Depuis quelque vingt ans déjà nous n'avons pas su soutenir et encourager nos alliés d'Islam. Nous leur avons fait les pires sottises, sans comprendre qu'en aidant à leur amoindrissement, nous aidions à notre propre amoindrissement.

Vint la guerre. Par notre faute uniquement, la Turquie, qui ne demandait qu'à être de notre côté, s'est tournée du côté de l'Allemagne.

Vint l'armistice. Reconnaisant loyalement son erreur, notre antique alliée se retournait vers nous et, implorant son pardon, nous offrait son appui en quémendant le nôtre. Nous l'avons repoussée grossièrement et commettant de monstrueuses bévues, nous avons si bien agi que voilà maintenant la Turquie agonisante, et l'Influence Française agonisante pour le plus grand profit de l'Angleterre et de sa vile comparse la Grèce.

C'est pourquoi avant que l'irréremédiable soit accompli, il est temps de jeter un ultime cri de détresse. Il est temps de dire la vérité aux Français ignorants des choses d'Orient. C'est pourquoi il est temps de proclamer hautement que la Turquie est francophile, que la Grèce est francophobe et que l'Angleterre s'insinue doucement à notre place — et cela en dépit de la sportule des banquiers levantins.

Il est temps d'ouvrir les yeux des chrétiens d'Europe sur la véritable valeur morale de leurs frères orthodoxes ou arméniens, il est temps aussi de dire publiquement au bon peuple de France ce qu'est l'inqualifiable politique orientale de ses gouvernants.

Tout cela parce que c'est la Vérité, ainsi qu'en témoignent tous les soldats qui ont combattu à l'A. O., tous les missionnaires et les sœurs de charité qui nous représentent là-bas, tous les explorateurs qui reviennent d'Asie Mineure et qui, tous, parlent comme ils pensent, n'agissant sous l'impulsion d'aucune basse envie !

Défendre la Turquie, mais c'est aussi défendre l'art !

Que deviendraient les rives du Bosphore, les mosquées de Stamboul et les cimetières d'Eyoub sous le gouvernement crapuleux des Hellènes ?

Que deviendraient les mœurs patriarcales de l'Anatolie et la douce honnêteté d'Islam, sous le joug grec ou britannique ?

Que deviendraient nos libertés de voyageurs en ce pays de tolérance sous le règne brutal des conquérants de Smyrne ?

Que deviendraient les merveilleux yali et les arbres centenaires sous l'exploitation des strugglelifers ?

Oh ! c'est un impérieux devoir pour la France de protéger la Turquie contre les Barbares qui ne l'ont déjà que trop abîmée, massacrée, mutilée ainsi qu'en attestent certaines hauteurs de la Corne d'Or, certaines rues de Galata, certains palaces de Péra !

Oui c'est un devoir pour la France, c'est un devoir de grande reconnaissance pour la patrie des Chateaubriand, des Flaubert, des Gautier et des Loti !

— Ici, j'ouvre une parenthèse, puisque nous sommes sur le chapitre de la reconnaissance, pour proclamer publiquement la mienne envers l'hospitalière Turquie où je fus, simple soldat des troupes d'occupation, accueilli et traité par les Osmanlis comme un ami. —

Certes nous n'en serions point là, si la France savait, mais la France ne sait pas. De là est né entre elle et la Turquie un *malentendu* cause de tout le mal. Ce malentendu tient à *l'ignorance complète de l'opinion française* quant aux questions orientales et à *sa politique orientale détestable*.

C'est pourquoi il importe à chacun dans la mesure de ses forces de remédier à cette ignorance et de combattre cette politique. C'est une question d'honnêteté, mais aussi c'est un devoir

pour tout Français soucieux des intérêts de son pays.

J'offre donc ce livre aux Français, parce que je pense qu'en le lisant ils pourront s'instruire, et qu'après ils pourront faire agir leurs représentants.

Je l'ai écrit sans haine et sans passion, mais avec conviction. Je reviens d'Orient où j'ai servi comme simple soldat et c'est en faisant connaissance avec ces Turcs si méconnus et si calomniés que m'est venue l'idée d'écrire un livre pour les défendre en disant d'eux ce que je savais. Hélas! mon opinion personnelle ne leur servirait de rien, si elle n'était conforme à l'opinion de tous les soldats du corps expéditionnaire, mais ces opinions, aussi logiques soient-elles, ne seraient pas encore suffisantes pour justifier ce livre! On ne défend pas une cause avec des impressions, il faut des preuves et des faits.

Grâce à l'obligeance de nombreux amis, et en particulier du Vicomte Aurélien de Courson, j'ai pu réunir quelques preuves et quelques faits authentiques qui, fortifiant et étayant mon opinion et mes impressions, leur donnent l'autorité et l'irréfutable force de la vérité.

De bonne foi, après avoir lu ces pages, on ne pourra plus accuser les Turcs, au contraire

on les soutiendra. Je remercie donc les amis
qui m'ont bien voulu aider dans cette œuvre
de justice et je la livre aux méditations des
Français.

Léon ROULLON.

PREMIÈRE PARTIE

L'ignorance de l'opinion française

I

IGNORANCE SUR LA TURQUIE ET SUR LES TURCS

L'immense majorité du peuple français n'a aucune idée de ce qu'est la Turquie. On peut même affirmer qu'elle ignore sa situation géographique, ethnique et économique. La Turquie, n'est-ce pas, c'est si loin ! Et puis c'est en Asie, là-bas, à l'autre bout du monde, et l'Asie est peuplée de sauvages et de barbares !

Voilà l'opinion courante, non seulement dans la masse des Français, mais dans l'élite, il faut le reconnaître. J'emprunte au dernier livre de

mon bon maître Pierre Loti, une citation très claire à ce sujet ¹ :

« Notre chère et plus que jamais admirable France est, je crois, le pays du monde où l'on vit dans la plus tranquille ignorance de ce qui se passe chez le voisin. La Turquie, par exemple, qui fut pourtant notre alliée pendant des siècles, est aussi inconnue de nous que les régions du Centre-Afrique ou de la Lune. Ainsi n'ai-je pas vu à Constantinople, où l'hiver est plus dur qu'à Paris, des touristes de chez nous arriver en décembre avec des vêtements de toile !

N'ai-je pas lu dans de grands journaux parisiens, pendant que mon navire, là-bas, se débattait depuis des semaines au milieu des rafales de neige :

« Qu'il est heureux, M. Pierre Loti, d'être au Bosphore, le pays de l'éternel printemps ! »

C'est que, vous comprenez, ce pays-là est en Orient, n'est-ce pas ; alors pour la plupart des Français moyens, qui dit Orient, dit ciel bleu, soleil, palmiers et chameaux... Et dans leur amusante ingénuité, ils confondent Turc avec Kurde, Osmanli avec Levantin, etc..., etc... Pour eux tout ce qui porte un bonnet rouge, c'est toujours des Turcs »

Il est curieux de rapprocher de cette opinion l'opinion de M. Claude Farrère, dans sa célèbre description du Bosphore, qui est à bien des points de vue un chef-d'œuvre et qui est, en tous cas, l'expression la plus exacte de la vérité.

Elle détruira bien des erreurs géographiques sur la Turquie ¹ :

1. *La mort de notre chère France en Orient*, par Pierre Loti. Édition Calmann-Lévy, page 13.

1. *L'homme qui assassina*, par Claude Farrère. Édition Paul Ollendorff, page 25.

« Le Bosphore, n'est-ce pas ? on sait ce que c'est : onde de lapis, palais de marbre, firmament de saphir, et sultanes pareilles à des perles penchées sur ce gouffre où tôt ou tard on les jettera. — Oui. Eh ! bien, ça n'est pas ça, mais pas du tout.

L'eau n'est pas de lapis, et le ciel n'est pas de saphir. Le gris et le blond dominant partout, avec une sorte de vapeur mauve qui flotte autour de chaque ligne et qui atténue chaque teinte. Il y a des palais de marbre, mais très peu : huit ou dix, éparpillés sur deux rives longues chacune de vingt bons kilomètres.

Le Bosphore est bien plus long qu'on se l'imagine. C'est un très beau fleuve, sinueux, bordé de coteaux joliment boisés qui le serrent de tout près et qui l'encaissent. Au pied de ces coteaux beaucoup de villages s'alignent le long des rives, en files continues de petites maisons turques, moitié terrestres, moitié aquatiques, car bien des terrasses de planches équarries sont appuyées sur pilotis, etc... »

Quant à la population composée à Constantinople de 700.000 Turcs et de 180.000 Grecs, ce n'est pas une population de sauvages ou de barbares. C'est une population de gens civilisés tout comme nous. (Il y aurait bien des réserves à faire quant à notre civilisation !!!...)

Les Turcs sont de braves gens, *honnêtes, passifs et bons*. J'ajoute que la plupart sont très cultivés et qu'il est fréquent de rencontrer, même dans le bas peuple, des Turcs parlant français. Il y a évidemment une grosse distinction à faire entre les Turcs authentiques et la canaille

cosmopolite qui vit sur la Turquie : les Grecs, les Syriens, les Kurdes, les Arméniens ! Ah ! pour ceux-là, l'épithète de barbares est juste !

Du reste, voici l'opinion d'un soldat sur la Turquie et sur les Turcs :

« ... En arrivant en Turquie, quelques mois après l'armistice, je fus franchement étonné. Comme tout bon Français renseigné seulement par les quelques lignes que consacre journallement la presse aux questions orientales, je m'attendais à débarquer chez un peuple de sauvages et j'avoue que cette idée domina mon esprit pendant la traversée de Marseille à Smyrne. Mais sitôt à terre, j'eus, avec mes camarades, l'impression que nous ne connaissions aucunement ces gens et que j'aurais beaucoup à apprendre à leur contact.

De suite, je me suis vu chez moi. Tous, depuis le marchand d'allumettes ou le cireur qui vous demandent deux piastres pour sa marchandise ou pour son office, vous interpellent en français presque sans accent, et l'on comprend de suite qu'au contraire des autres langues que ces gens du port parlent tous un peu, la nôtre leur plaît et ils sont heureux de s'en servir.

G. GÉRY,
ex-soldat à l'A. O.,
65, rue des Haies, Paris-16^e.

Cette lettre donne la juste mesure de l'ignorance de l'opinion française.

II

CETTE IGNORANCE EST EXPLOITEE PAR LES GRECS

Les Turcs ressemblent beaucoup aux Français, en ce sens qu'ils sont des laboureurs et des soldats. Ils n'entendent rien au négoce et à l'industrie. Ils ne sont point ambitieux et la soif du gain ne les anime pas ; aussi comme leur pays est riche, tant en matières exploitables que négociables, comme leur capitale est située aux croisements des grandes routes d'échange entre l'Europe, l'Afrique et l'Asie, des métèques se sont implantés chez eux, pour trafiquer fructueusement en leurs lieux et places.

Ces métèques ce sont naturellement les Grecs qui infestent les pays du Levant. Habitants d'un pays pauvre, absolument sans ressources, dont ils ne peuvent rien tirer, ces gens sont nés trafiquants. Ils ne produisent pas, *ils sont intermédiaires*. Habiles, rusés, fourbes et sans scrupules, ils réussissent merveilleusement dans les affaires.

L'apathie des populations d'Islam, leur man-

que de connaissances et de goût pour les affaires, leur a fait tolérer la présence des commerçants grecs chez eux. Bientôt, ces derniers ont su se rendre indispensables !

La mère-patrie, l'Hellade, a fourni, pendant des années, des colonies d'émigrants, à tous les ports et à toutes les villes du Levant. Mais — et c'est un fait indéniable — jamais ces émigrants n'ont renoncé à leur langue, à leurs mœurs, à leurs coutumes. Ils sont Grecs en dépit de tout, et ils le seront toujours. La Grèce, sûre de ce contingent extraordinaire de nationaux, certaine de leur appui, n'a eu qu'un désir : conquérir les pays habités par ses enfants. Élégante manière de remercier ses bienfaiteurs hospitaliers.

Telle est la cause qui a poussé la Grèce dans les guerres balkaniques et dans la dernière guerre. Telle est la cause de l'occupation de Smyrne par les Grecs et de leurs luttes contre les nationalistes ottomans.

Venizélos — et ce fut le secret de son succès parce qu'il était d'accord avec son peuple — a voulu installer l'hégémonie grecque dans le Levant. Il a voulu Constantinople et la Turquie !¹

Les Grecs sont de merveilleux politiques, auxquels tous les moyens sont bons. Ils connaissent

1. Ce fut aussi le secret de son échec.

Le peuple grec, s'il est ambitieux, est lâche. Se battre ne lui va pas. Aussi, ses nouvelles acquisitions lui imposant la guerre, il a préféré renoncer à ses conquêtes plutôt que de les garder les armes à la main.

fort bien l'ignorance totale de l'opinion française quant à la véritable situation de l'Orient. Ils ne se sont point fait scrupule d'utiliser cette ignorance pour leur plus grand profit. *L'or de leurs banquiers a coulé à flots* pour entretenir cette ignorance. Le Turc a été représenté par leurs soins comme un être cruel et fourbe, ce qui n'est pas vrai. La Turquie a été représentée comme un pays pauvre afin qu'on ne leur contestât pas sa possession. Enfin, ils se sont posés comme les défenseurs des chrétiens et ce fut leur suprême habileté, car ils sont les pires ennemis des hommes qui ne sont pas orthodoxes; leur intolérance et leur fanatisme n'ont pas d'équivalents ! Et ce sont leurs propres défauts qu'ils ont mis sur le compte des pauvres Turcs, des pauvres Turcs si accueillants et si bienveillants pour les étrangers !

Voici une petite anecdote qui montre bien leur tolérance et leur amour pour nous. Je la garantis authentique :

« Il y a quelques années à Gallipoli, les Grecs mirent le feu au collège des Assomptionnistes, leurs bienfaiteurs, où étaient élevés leurs enfants.

« Leur haine des Français a été plus forte que l'intérêt de leur progéniture. Quand les pompiers turcs ont mis leurs trompes en batterie, les Grecs ont coupé les tuyaux et le bâtiment a été consumé ! »

Cette histoire, comme tant d'autres, n'a ja-

mais été connue en France, où l'on persiste à croire que les Grecs sont les descendants des Athéniens et les amis des Français !

Il n'est que juste d'opposer à ce sectarisme la tolérance turque. En voici une preuve entre mille :

« Veuve d'un agent consulaire anglais, mais française d'origine, Mme Keun était établie à Koniah depuis plusieurs années, quand éclata la guerre. Après la fermeture des écoles et malgré les menaces des Allemands qui interdisaient l'usage de notre langue, cette femme a, pendant quatre années, réuni chez elle des enfants de la ville pour leur enseigner le français. Travaillant seize heures par jour, elle ne demandait que le salaire qui lui était strictement nécessaire pour vivre, afin d'avoir, grâce à ses prix modiques, le plus grand nombre d'élèves possible. Surveillée et tracassée par la police jeune turque, elle put, bravant les autorités allemandes, continuer son enseignement, à la condition de donner des leçons de français aux enfants du vali Mouarmer Bey ! Ce grand organisateur de massacres d'Arméniens (!) assurait à Mme Keun qu'il avait la plus vive sympathie pour la France, et en effet, chose étrange, il se montra toujours très bienveillant à l'égard de nos soldats et de nos marins prisonniers. De ceux qui possédaient quelques connaissances professionnelles, il fit des chefs d'ateliers et il leur permit de gagner de

l'argent en travaillant pour leur propre compte! ¹

Evidemment les Grecs sont plus tolérants !!!

Mais, voici maintenant un fait indéniable également, qui prouvera la perfidie des Grecs et leur habileté à exploiter notre ignorance !

On se souvient encore du débarquement des Grecs à Smyrne. Débarquement que la presse passa sous silence. En Orient, cet événement fit quelque bruit, car il s'effectua dans des conditions abominables : les Grecs tuant, pillant et massacrant. Averti, le général Franchet d'Esperey envoya le général Bunoust à Smyrne, avec mission d'y enquêter sur les excès des Grecs. Le général Bunoust fit un rapport écrasant pour les Grecs. Ce rapport, envoyé au ministère de la Guerre, fut soigneusement étouffé !!!

Cela seul suffit à prouver l'ignominie des Grecs et leur habileté.

1. En 1919, Mouarmer Bey a été cueilli par les Anglais un beau matin, enfermé dans une prison de Constantinople et envoyé à Malte, sans que la France fit entendre la moindre protestation !!!!

III

CETTE IGNORANCE EST EXPLOITEE PAR LES ARMÉNIENS

Pour une grande part, le malentendu Franco-Turc est dû à la question d'Arménie, question fort ignorée en France, comme les autres !

La France, l'Europe, le Monde se sont émus aux récits légendaires des massacres d'Arménie. Contre les Turcs, sur ce sujet, tous arguments ont été acceptés comme véridiques, sans aucun contrôle, tous récits plus ou moins truqués ont été admis comme plausibles, et c'est ainsi que peu à peu s'est formée la légende de l'Arménie-Martyre ! C'est ainsi que l'on a pris les Arméniens pour de saintes victimes et leurs prétendus bourreaux pour des monstres.

Essayer de démontrer le contraire est une tâche bien difficile et bien délicate; on ne lutte pas contre les légendes, contre les partis-pris, contre les opinions toutes faites ! Et pourtant que d'erreurs à rectifier, que de choses à mettre au point, que de mensonges à confondre !

Pauvres, pauvres Turcs, passifs et honnêtes qui se laissent accuser sans se défendre ! Pauvres, pauvres Turcs qui n'essayent pas d'éclairer notre ignorance et qui la laissent exploiter, non seulement par les Grecs, mais encore par les Arméniens sans opposer la moindre résistance, sans opposer à toutes les accusations le moindre démenti ! Evidemment Mektoub ! Mektoub !

Pourtant, ô Turcs, vos amis les plus illustres et les plus humbles ne veulent pas que vous disparaissiez sans avoir essayé de vous secourir et de vous défendre. Ils ne veulent pas, ces amis Français, que leur Pays vous condamne injustement, ils veulent essayer de lui éviter une honte, et pour cela ils veulent toujours, sur les sujets les plus inconnus, dire ce qu'ils savent, dire la vérité. Et c'est pourquoi je viens apporter ma contribution à ce travail, et c'est pourquoi, *moi, catholique*, je viens prendre *votre défense*, ô *musulmans*, contre les Arméniens !

Il est évident que la raison principale qui a fait prendre à la France, à l'Europe et au monde, la protection des Arméniens, c'est l'ignorance où l'on est sur ces peuplades, ignorance soigneusement entretenue ! Mais une autre raison, qui a agi en leur faveur, c'est la question de religion : les Arméniens sont chrétiens, les Turcs sont musulmans !

Et pourtant, il y aurait bien à dire sur les convictions religieuses de ces Arméniens martyrs de

leur foi! En voici une toute petite preuve :

Un de mes amis, le capitaine X., du service d'information de Péra, de passage à Angora, au cours d'une mission, note dans son rapport à la date du 16 mai 1919, les remarques suivantes :

« Beaucoup d'Arméniens déportés ne sont pas revenus à Angora : on en a conclu qu'ils sont prisonniers, morts ou assassinés. Il ne faut rien exagérer !
« En effet, un grand nombre de jeunes filles et de jeunes femmes ont épousé des Turcs, et elles n'ont aucune envie de les quitter ! Je viens d'avoir un exemple de la facilité avec laquelle les Arméniens de la basse classe changent de religion.

« Le P. Koren Clémens, curé catholique d'Angora, a recueilli dans une pauvre mesure triste et malsaine, une vingtaine d'orphelins de sa nation, qu'il élève et soigne avec un dévouement admirable. J'ai vu, chez lui, un jeune garçon d'une quinzaine d'années, qui paraissait en proie au plus violent chagrin. J'appris qu'il ne pouvait se consoler d'avoir été rapatrié. Son père a été massacré sous ses yeux, néanmoins les Turcs sont l'objet de son amour et de son admiration :

« — Comment t'appelles-tu ? lui demandai-je.

« — Suleïman.

« — Suleïman n'est pas un nom chrétien.

« — Je m'appelle Suleïman, je ne suis pas chrétien et je veux retourner avec les Turcs ! » Ce fut, seulement, quand il vit que je commençais à perdre patience qu'il consentit à me donner son nom de Siméon !

« La mère et la sœur du jeune renégat avaient assisté, comme lui, à l'assassinat du chef de la famille, mais cela n'empêcha pas les deux femmes

« d'épouser ses meurtriers ! Aujourd'hui, elles refusent péremptoirement de rompre des liens si doux, et de revenir à la foi chrétienne ! »

Ceci nous fixe sur la valeur morale de ces pauvres chrétiens !

Les traits principaux de leur caractère, sont la cupidité et la fourberie. Ils sont un peu comme les Grecs. Un proverbe turc dit : Un Grec roule un Européen, un Juif roule un Grec, mais un Arménien roule un Juif !

Et cela s'explique fort bien, car les Arméniens sont les usuriers de l'Islam.

La situation est simple : ils sont très économes et, se livrant au négoce, comme les Grecs, ils s'enrichissent vite. Les Turcs, pauvres cultivateurs, ont souvent recours à eux. Les Arméniens leur prêtent de l'argent à des taux exorbitants, puis, quand leurs débiteurs ne peuvent plus les rembourser, et n'offrent plus de garanties, leurs biens étant tous hypothéqués, les Arméniens font vendre et en deviennent propriétaires ! Les Turcs sont ainsi rapidement dépouillés. Quand de tels faits se sont produits dans de nombreux villages, parfois dans des provinces entières, les Turcs indignés se soulèvent et massacrent leurs créanciers. (Il faut ajouter qu'avant la guerre, des agents allemands poussaient à ces soulèvements).

Le capitaine X... ajoute dans son rapport :

« La question religieuse n'est pour rien dans les
« traitements barbares, dont ils ont été souvent l'ob-
« jet de la part des Turcs. La haine de ces derniers
« contre eux a eu pour causes principales leurs intri-
« gues politiques et la façon cruelle dont ils ruinent
« le peuple par la plus effroyable des usures. Les
« Arméniens sont secrètement xénophobes malgré
« leurs protestations d'amour pour la France, et leurs
« flatteries à l'égard des puissances dont ils ont
« besoin. En ce qui concerne les massacres qui ont eu
« lieu pendant la guerre, *les Allemands en ont été les*
« *instigateurs*. Pour s'emparer de tout le trafic de la
« Turquie d'Asie, il leur fallait détruire les Armé-
« niens, car pouvait-on espérer un pareil résultat avec
« des rivaux capables de rouler les juifs ?

« La nation arménienne était condamnée *ipso*
« *facto* !

« N'eussent-ils pas servi leurs intérêts, les Allemands
« n'auraient rien fait pour empêcher les massacres,
« car ils sont cruels par nature ! ! ! !

« Un jour un bon paysan turc suivait un chemin
« étroit, en conduisant une petite araba traînée par
« un âne. Un tank arrivait en sens inverse. Au lieu de
« s'arrêter pour laisser au pauvre homme le temps de
« se garer, les Boches passèrent sur lui et sur sa char-
« rette et les réduisirent en bouillie ; tout cela avec
« d'ignobles éclats de rire. Je tiens la chose de Turcs
« très dignes de respect. Ils en ont été les témoins
« indignés.

« Un religieux français m'a raconté, qu'ayant ren-
« contré à Koniah un aumônier allemand catholique,
« quelque temps après les grands massacres, comme
« il s'étonnait de ne trouver chez celui-ci aucun sen-

« timent de réprobation à l'égard des meurtriers, ni
« de pitié pour les victimes :

« — Qu'importe que des centaines de mille hommes
« périssent, lui répondit le prêtre teuton, si c'est pour
« assurer le triomphe de l'Allemagne !

« N'était-ce pas là un aveu, sans détour, de l'intérêt
« qu'avait son pays à la destruction des Arméniens. »

Il me semble que voilà éclairée d'un nouveau
jour cette vieille question d'Arménie !

Néanmoins, il est un témoignage encore plus
formel, et qui, à certains égards, suffirait à excu-
ser les massacres, car il prouve la barbarie et la
cruauté des Arméniens vis-à-vis des Turcs, et on
pourrait tout aussi bien renverser l'ordre des
choses et s'apitoyer sur les Turcs.

C'est un extrait des mémoires du lieutenant-
colonel Twerdo Kléboff du 2^e d'artillerie de for-
teresse russe, qui a tenu garnison à Erzeroum
jusqu'à la reprise de la ville par les Turcs le 27 fé-
vrier 1918, dont le titre est :

« *Notes d'un officier supérieur russe
sur les atrocités d'Erzeroum* » :

« Lorsqu'ils occupèrent Erzeroum en 1916, les Rus-
« ses n'avaient laissé approcher de la ville aucun des
« Arméniens qui servaient — fort mal — dans leur
« armée.

« Tant que le général Kalmine, chef du 1^{er} corps
« d'armée, resta comme commandant de cette région,
« les unités comptant des Arméniens dans leurs rangs
« n'y furent pas appelées.

« Mais lorsque la révolution vint tout désorganiser,
« ces derniers se ruèrent sur Erzeroum, soi-disant
« pour opérer des perquisitions, et commencèrent
« aussitôt à piller la ville et les villages environnants
« et à en massacrer les habitants.

« La présence des Russes empêcha toutefois les
« Arméniens de se livrer publiquement à ces atro-
« cités, ce n'était qu'en cachette que se perpétraient
« les brigandages et les assassinats.

« En 1917, les membres du Comité exécutif révo-
« lutionnaire, composé principalement de soldats,
« commencèrent d'organiser le pillage officiel d'Erzé-
« roum, toujours sous prétexte de perquisitions. Les
« Arméniens en profitèrent pour voler et pour assas-
« siner en toute sécurité.

« Entre janvier et février, Békir Effendi, une des
« figures les plus connues d'Erzeroum, fut assassiné
« chez lui par des pillards. Le commandant en chef
« Oudishélidzé ordonna à ses subordonnés de décou-
« vrir les assassins dans un délai de trois jours et
« réprimanda très sévèrement le commandant des
« troupes arméniennes pour l'indiscipline de ses hom-
« mes qui dépassait toute limite. S'adressant ensuite
« à la classe éclairée, il flétrit en termes amers les
« atrocités et les brigandages auxquels se livraient
« leurs nationaux envers les ottomans. Il mentionna
« particulièrement le cas des Turcs qu'on envoyait
« dans la campagne, sous prétexte de les faire tra-
« vailler aux routes et dont plus de la moitié ne reve-
« nait pas !

« Il ajouta que si les Arméniens désiraient devenir
« les maîtres des territoires occupés, ils devaient faire
« preuve de plus de moralité et s'abstenir de com-
« mettre des crimes qui souillaient la réputation de
« leur nation. — Cela, d'autant plus qu'en ce
« moment la guerre générale n'était pas terminée et

« que le Congrès de la Paix, n'ayant pas encore
« accepté la cession de ces contrées aux Arméniens,
« ceux-ci, pour se montrer aptes à l'indépendance
« envisagée, devaient être plus respectueux de la jus-
« tice et du droit. Les chefs militaires arméniens et
« les notables de cette nation répondirent que les sau-
« vageries d'une petite minorité ne pouvaient enta-
« cher l'honneur de la collectivité. Ils ajoutèrent que
« cette minorité ne faisait que prendre une revanche
« des anciens méfaits des Turcs !!!

« Quelque temps après, arriva la nouvelle du mas-
« sacre des Turcs d'Erzidjan par les Arméniens.

« Plus de huit cents Turcs sans défense, déclare le
« commandant en chef Oudishelidzé, ont été assas-
« sinés. On creusait de grandes fosses que l'on rem-
« plissait des cadavres des Turcs qu'on égorgeait
« comme des bêtes. Les Arméniens les comptaient et
« on entendait ceux-ci dire :

« Il n'y en a que soixante-dix, la fosse peut encore
« en contenir dix, égorgez ! »

« Le lieutenant-colonel Griaznoff revenu d'Ildja le
« 26 février, c'est-à-dire, trois semaines après les mas-
« sacres, raconte avoir rencontré, le long des routes
« conduisant au village, un grand nombre de cada-
« vres mutilés, sur lesquels chaque Arménien cra-
« chait en passant.

« Dans la cour de la mosquée, large de quinze à
« seize sagènes, il y avait des tas d'hommes, d'en-
« fants, de femmes, de vieillards. Les cadavres des
« femmes portaient tous des traces de violences. Le
« lieutenant-colonel Griaznoff fit venir, dans cette
« cour, quelques-unes des jeunes téléphonistes armé-
« niennes, et leur dit, en leur montrant ces monta-
« gnes de cadavres, qu'elles avaient vraiment lieu
« d'être fières des exploits de leurs nationaux !

« Il croyait les toucher par ces paroles. Quels ne

« furent pas son étonnement et son dégoût, lorsqu'il
« vit, au contraire, ces jeunes filles rire joyeusement
« à ce spectacle. Il le leur reprocha avec indignation
« ajoutant que les Arméniens et même leurs femmes
« étaient décidément un des peuples les plus vils et
« les plus sauvages de la terre. Décontenancées, les
« aimables beautés prétendirent... que leur rire était
« un rire nerveux ! ! ! ! »

« Un Arménien, fournisseur du Commandant d'éta-
« pes d'Aladja, raconte en parlant des atrocités com-
« mises dans cette ville le 27 février 1917, que ses
« compatriotes clouèrent vivante une femme turque
« à un mur. Ils lui arrachèrent ensuite le cœur et le
« lui placèrent sur la tête !... »

J'arrête là ces citations.

Elles devraient suffire, je crois, à détruire la
légende des bons Arméniens martyrs !

Est-il besoin d'ajouter que les féroces Turcs
firent passer en jugement les auteurs responsa-
bles des massacres d'Arméniens devant la cour
martialle le 19 février 1919.

Le vrai responsable semble avoir été cet agent
de l'Allemagne Kémal bey, surnommé par les
populations turques elles-mêmes : « le bou-
cher ». Il fut pendu le 12 avril 1919 à Constan-
tinople devant le ministère de la Guerre.

Les Turcs, on le voit, n'ont pas hésité à don-
ner satisfaction aux pauvres Arméniens !

IV

CETTE IGNORANCE EST EXPLOITEE PAR LES ANGLAIS

Depuis l'armistice les Anglais travaillent contre nous en Orient. Ils ont commencé par s'insinuer doucement à notre place, puis brutalement ils nous ont remplacés.

Leur offensive date véritablement du voyage du Cardinal Bourne, l'archevêque de Westminster. Il arriva à Constantinople le 19 février 1919. Une messe solennelle fut célébrée par lui sur le dreadnought le « Superb » à laquelle assistèrent tous les officiers anglais.

Puis le Cardinal fut conduit à l'ambassade d'Angleterre.

La vraie mission du Cardinal consistait à capter les œuvres catholiques d'Orient au profit de l'Angleterre. Le moment était choisi, car ces œuvres essentiellement françaises, à peu près ruinées par la guerre, n'avaient rien à espérer de

notre gouvernement anti religieux¹. Le Cardinal Bourne, lui, s'appuyait sur son gouvernement, mais aussi sur la cavalerie de Saint-Georges !

Les Anglais se sont servis du cardinal archevêque de Westminster comme amorce — car celui-ci était de bonne foi —; mais les Anglais protestants n'ont rien perdu, pendant les quatre ans qu'ils ont combattu à nos côtés, de leurs préjugés contre la religion catholique, ni de leur antipathie à l'égard des Français.

N'en avons-nous pas une preuve — absurde en apparence — dans le rétablissement du royaume de Sion ? Nos excellents alliés savent tout aussi bien que nous, qu'aucun Juif tant soit peu décrassé, ne viendra s'établir dans un pays où le commerce est mort. Ils veulent seulement détruire l'influence française et le catholicisme à Jérusalem. Pour cela, ils n'hésitent pas à détruire les souvenirs que nous vénérons en faisant de la ville sainte une ville modern-style, avec tramways, clubs, cinémas, gratte-ciel, etc...

Mais, comme ce sectarisme protestant est étrange au moment où l'abandon des pratiques religieuses et la perte de la foi font de si rapides progrès en Angleterre !

Et combien plus étrange est la conduite de ce

1. Je sais bien qu'en cet an de grâce 1920, nous avons eu la mission du cardinal Dubois en Syrie. Mais quel retard ! et quelle mission strictement limitée !

C'est une pauvre et trop tardive réplique à la mission du cardinal Bourne.

peuple, qui cherche à capter l'influence catholique en Turquie, au moment précis où il travaille à la ruine de cette influence en Palestine !

Voilà de quoi nous édifier !

Depuis 1919, les Anglais sont, *en fait*, les maîtres de Constantinople. Nous, comme toujours, nous continuons à ne pas savoir. Parce qu'un général français est censé commander les troupes alliées d'Orient, nous croyons naïvement que c'est la France qui commande ! Or, c'est bien un général anglais qui commande à Constantinople, ce sont des troupes anglaises qui occupent la ville et c'est la volonté de l'Angleterre qui y fait loi !

Franchet d'Esperey commande *nominalement* et le général Wilson *commande en fait* ! Il prend toutes les mesures qu'il juge nécessaires et il agit en son propre nom¹.

1. Ceci n'est plus tout à fait exact depuis le 5 novembre 1920.

Les généraux anglais Milne et Wilson sont repartis pour l'Angleterre, remplacés par le général Harrington qui vient prendre le commandement des forces de la mer Noire.

Mes lettres de Constantinople étant, la plupart du temps, interceptées par la censure britannique comme donnant trop de détails défavorables à l'Angleterre, il m'est impossible d'avoir *actuellement* des détails précis sur ce départ. Je me borne donc à citer le communiqué de l'Agence Havas du 6 novembre, pour trouver une explication à ce changement :

« ... Ancien commandant en chef du corps expéditionnaire britannique à Salonique, le général Milne avait constamment refusé, pendant la guerre, de suivre les directives du commandant en chef des armées alliées d'Orient. Nommé commandant des forces anglaises à Constantinople, il con-

L'Angleterre a déporté à Malte nos partisans (sans même que nous protestions) comme Nazif Bey et Mquarmer Bey ! car l'Angleterre avait acheté l'ancien grand vizir Damad Férid Pacha et gouvernait par lui. Evidemment, en France, nous ne savions pas cela !

L'Angleterre voulait chasser le Sultan de Constantinople, la France s'y est opposée; mais l'Angleterre a tourné la difficulté en achetant certains ministres du sultan, et en faisant ainsi pression sur son autorité ! Les choses en sont arrivées à un tel point, que les Anglais du corps expéditionnaire de Constantinople ne se cachent même plus, ne déguisent même pas leurs sentiments. Ils agissent en *vainqueurs* et en *maîtres*, avec une brutalité et une arrogance incroyables. Ils ont organisé une censure¹ qui arrête impi-

tinuait à vivre en mauvaise intelligence avec les généraux français. Un accord serait récemment intervenu entre les autorités militaires françaises et britanniques pour qu'un général français et un général anglais exercent tour à tour le commandement à Constantinople. »

Je doute de cet accord, qui est bien vague, bien mystérieux, et qui a le tort, s'il est vrai, d'embrouiller la situation.

1. Ils ont aussi supprimé le seul journal francophile de Constantinople. A ce sujet, je reçois, à l'instant, par je ne sais quel miracle, une lettre d'un de ses anciens rédacteurs, fidèle ami de la France, dont on comprendra que je ne puisse citer le nom.

Il me dit notamment :

« ... Quant à notre seul et unique journal turc, en langue française, l'*Entente*, il a été suspendu et interdit par les Anglais qui sont les maîtres à Stamboul. »

Ceci est clair !

toyablement toute lettre apportant des détails défavorables à leur cause ! empêchant ainsi la vérité de parvenir jusqu'à nous.

Et en France l'ignorance continue !



DEUXIÈME PARTIE

La détestable politique orientale de la France

I

AVANT LA GUERRE

Depuis de très longues années, la France avait adopté vis-à-vis de la Turquie une politique faible, dont l'aboutissement logique était la ruine totale de notre influence, ruine qui aujourd'hui est presque achevée.

Pendant plus d'un demi-siècle, nous avons accumulé maladresses sur maladresses. Nous avons laissé prendre à la Turquie l'Egypte, la Tunisie, la Tripolitaine, sans faire opposition, sans essayer de soutenir nos amis !

L'autorisation, accordée par la France à l'Italie, d'agir en Tripolitaine, ne passa pas inaper-

que en France et provoqua de multiples commentaires dans la presse. De nombreux écrivains signalèrent le péril qu'il y avait pour nous à abandonner nos amis de toujours pour des amis récents¹; mais leurs voix ne furent pas écoutées et leurs avertissements pas entendus.

L'un d'entre eux, M. Antoine Rédier, dans une remarquable étude intitulée « *La guerre Italo-Turque et la France* »² dénonçait le danger, faisant prévoir les conséquences fâcheuses de notre politique :

« Ainsi, contre le Maroc, disait-il, qu'ils (les Italiens) ne nous donnaient point, et sur lequel ils n'avaient ni droits, ni possibilité d'acquérir jamais l'ombre d'un droit, nous leur offrions la Tripolitaine, qui certes, n'était pas à nous, mais que nous avions sous la main et dont nous étions parfaitement maîtres de leur permettre ou de leur interdire l'accès... La Tripolitaine est donc, bel et bien, un cadeau qui fut fait gratuitement par la France à sa sœur latine ! »

M. Rédier ajoutait cette phrase prophétique :

« Avant peu d'années, la prépondérance stratégique de l'Angleterre et de l'Italie sera donc écrasante dans

1. En effet, après Sedan, l'Italie se tourna vers l'Allemagne. Ce n'est que vers 1910 qu'elle délaissa l'Allemagne pour se rapprocher de nous, car la guerre de tarifs avec la France la ruinait et au surplus elle sentait le besoin de notre alliance pour mener à bien la réussite de ses entreprises méditerranéennes.

2. *La Revue Française* du 8 octobre 1911, page 35.

3. On sait que la diplomatie italienne est la première du monde !!!

ces mers du Levant, où nous avons tant et de si graves intérêts engagés. »

Les événements lui ont donné pleinement raison.

Il concluait ainsi :

« Un moment on a pu croire que nous trouverions à Mytilène le poste de choix dont nous avons besoin pour faire respecter, dans les eaux turques, nos trois couleurs. L'envoi devant l'antique Lesbos d'une division de l'escadre de la Méditerranée, avait rempli, on s'en souvient, d'espoir et d'émotion, tous ceux qui savent quel rôle prépondérant pourrait encore jouer la France dans ces régions, si elle voulait. Il paraissait évident que nous saisirions un gage territorial et qu'enfin nous posséderions, là-bas, la base d'opérations nécessaire. Ni l'Angleterre, qui s'est emparée de Chypre, ni l'Allemagne, qui venait justement de planter son pavillon, sans autre forme de procès, sur l'archipel turc des îles Farsan, dans la mer Rouge, ni la Russie, notre alliée, n'auraient pris contre nous, si nous avions été plus fermes dans nos résolutions, la défense du Sultan. Seule, peut-être, l'Italie eut mis quelque mauvaise grâce à nous laisser faire. Mais que pouvait, toute seule, l'Italie contre nous ? La Tripolitaine était d'ailleurs là, dont nous pouvions, à ce moment, lui parler...

Cependant nous avons quitté les eaux turques abandonnant le précieux gage. La faute est commise : il faut l'oublier. On peut seulement reprocher, non sans amertume, l'insouciance que nous avons montrée là pour nos intérêts stratégiques dans le Levant, de l'empressement avec lequel nous avons pourvu à ceux des Italiens. »

Naturellement, les Italiens n'ont pas su exploiter leurs colonies et ils y ont rencontré les pires difficultés. Les anciens sujets ottomans haïssaient les nouveaux maîtres et regrettaient la domination turque, mais ils auraient, à tout le moins, accepté la domination française.

Pendant la guerre, quand les forces turques durent capituler, le prince Fuad-Pacha, commandant en chef, refusa de se rendre aux Italiens et vint se mettre à la disposition des autorités militaires françaises au poste le plus rapproché de la frontière !

Pendant la guerre des Balkans, notre presse a insulté la Turquie, prenant fait et cause contre elle pour les Bulgares et pour les Grecs ! il est vrai que nous en avons été bien récompensés !

En 1913, nous faisons à la Russie la promesse de lui donner Constantinople et les détroits !

On comprend, qu'après de telles injures, notre prestige ait été atteint ! On comprend la facilité de la pénétration allemande ! On s'explique le triomphe des Unionistes !

En cette même année 1913 où nous abandonnions si maladroitement la Turquie, au mois d'avril, un écrivain de talent, M. Victor Bérard, spécialiste des questions orientales, donnait aux conférences Chateaubriand une magistrale leçon de diplomatie, sous le titre : « La mort de Stamboul. »

Avec une clairvoyante lucidité, il expliquait les

causes déterminantes de l'agonie turque, et il pronostiquait les ennuis que cette agonie nous vaudrait ! Il montrait — tirant des exemples et des enseignements de la politique suivie autrefois par la France — ce qu'il convenait de faire pour sauver la Turquie et pour nous sauver nous-mêmes !

Certains passages de cette conférence sont trop beaux, trop vrais, trop prophétiques, pour que je résiste au plaisir de les citer. Au surplus, ils contiennent la preuve nouvelle de l'incurie gouvernementale.

C'était au moment de la guerre balkanique : M. Victor Bérard disait, en exposant la situation¹ :

« Stamboul est là, sous les coups de l'étranger, tendant vainement les mains à l'Europe, qui semble ne plus la connaître, invoquant la bienveillance de ces rois et de ces politiciens, qui, hier encore, se disputaient ses bagchiches et ses décorations ! Elle sait que ses vainqueurs sont vos amis, que le triomphe des libertés balkaniques est presque votre œuvre. Elle se souvient pourtant que vous l'avez eue, elle aussi, pour amie, et elle pense qu'étant aujourd'hui la plus malheureuse, c'est à elle peut-être que devraient aller d'abord vos bons offices.

C'est pour vous un devoir de la prendre en pitié, si vous comprenez vos intérêts essentiels. C'est un devoir pour vous de lui témoigner à défaut de

1. *Revue Française* du 20 avril 1913, pages 67 et suivantes.

dévouement actif, quelque sympathie apitoyée, parce que vous avez envers elle trois siècles de dettes; depuis trois siècles vous avez compté sur son dévouement : elle ne vous l'a jamais marchandé. Depuis trois siècles, vous avez considéré la survivance de l'empire ottoman et la présence du Turc au fond de la Méditerranée comme une des conditions de votre sécurité nationale, une sauvegarde de l'équilibre méditerranéen, un des éléments de votre existence même !

Dès 1572 notre ambassadeur à Constantinople, M. de Noailles, écrivant au roi Charles IX, lui expliquait tout au long les raisons qui faisaient de la Turquie et de la France deux amies, deux alliées :

« Ces raisons, disait-il, sont de trois ordres. La première et la plus ancienne est fondée sur la piété et la religion, laquelle tendait à la conservation du tombeau du Christ à Jérusalem avec la sécurité du passage tant par mer que par terre pour les chrétiens qui sont conduits par vœux et par dévotion à le visiter.

La seconde a été pour établir et pour conserver le trafic que vos sujets, et singulièrement ceux de Provence et de Languedoc, ont eu de tout temps par deçà, lequel s'est tellement augmenté sous les derniers règnes et sous le vôtre qu'il y a aujourd'hui peu d'endroits en votre royaume qui ne profitent à la commodité et au profit qui en revient.

La troisième, continuait M. de Noailles — et je vous invite, Messieurs, à bien réfléchir sur cette phrase : c'est une des plus belles phrases de l'histoire française — la troisième a été pour contrepeser l'excessive grandeur du corps germanique, qui a accumulé sous la domination sienne les meilleures couronnes et Etats de l'Europe, hors la France, laquelle a toujours été au combat, tant pour ravoir le sien que pour aller au devant de cette ambition qui voudrait parvenir à la tyrannie de toute la chrétienté. »

Pour nous, Français, après trois siècles d'amitié turque nous aidant à contrepeser l'excessive grandeur du corps germanique et à soutenir le combat tant pour ravoïr le nôtre que pour épargner à l'humanité la tyrannie de cette domination, il s'agit de savoir comment nous allons, sans les Turcs, maintenir l'équilibre méditerranéen.

Le sujet me semble tellement important pour notre nation qu'en vous parlant politique, comme je vais le faire, j'éprouve à peine le besoin de m'excuser devant vous : il est des heures où tous les Français et toutes les Françaises ont le devoir de songer aux intérêts de la nation et de les discuter, mais surtout les Français et les Françaises qui ont le loisir de réfléchir et de penser à autre chose qu'aux engouements du jour !

Nous sommes à un tournant de notre histoire, nul ne sait ce qui arrivera demain. »

Un an après ces paroles, dont bien entendu, il ne fut tenu aucun compte, les événements venaient cruellement les justifier, et la France ayant abandonné la Turquie voyait, selon le mot de M. de Noailles « le corps germanique parvenir à la tyrannie de toute la chrétienté ».

M. Victor Bérard montrait, ensuite, comment la Turquie était morte de l'Union balkanique (née de la haine du catholicisme et de la haine de la Turquie) et faisait un exposé des luttes de la Turquie au XIX^e siècle ; et saluait la vraie politique française, pratiquée avant 1870 :

« Il fut un temps, en effet, où la France a compris son devoir à l'égard des Turcs ; il fut un temps où la

France avait des hommes d'Etat ; et ces hommes d'Etat s'étaient mis en tête de fournir aux Turcs, une administration complètement réformée, de façon que les vices du sultanat et les vices du Khalifat étant réduits au minimum, — une administration européenne qui établit toutes facilités de vivre entre le musulman et le chrétien, et toutes facilités de revenus entre l'Empire et le Turc. C'était cela que l'on appelait la réforme de l'empire turc.

Cette réforme poursuivie par nos gouvernements, depuis 1840 jusqu'à 1870, eut pour résultat en somme de rendre la vie possible à tout le monde, de ressusciter même l'empire turc d'Europe pendant trente ans. Cette politique réformatrice, abandonnée par nous après nos revers de 1870, conduisit la Turquie au grand désastre de 1878 ; reprise en 1895, elle assura de nouveau, malgré toutes les faiblesses de l'Europe de 1895 à 1908, quelque chose comme un relâchement dans l'abominable despotisme hamidien ; la Turquie de 1908 voyait venir le moment où par l'effort des puissances réformatrices en Crète, par l'effort des puissances réformatrices en Macédoine, on connaîtrait peut-être en Turquie d'Europe un régime de justice et de légalité. »

En concluant, M. Victor Bérard insistait sur la raison de M. de Noailles :

« Si nous voulons continuer notre traditionnelle politique au Levant, cette politique fondée par la royauté, poursuivie par la Révolution, par le premier Empire, par tous les régimes qui se sont succédé en France depuis 1815 jusqu'à 1912, c'est toujours, de même, la vieille devise de M. de Noailles qu'il faut conserver :

« La troisième raison pour laquelle nous voulons sauver les Turcs, c'est que nous avons besoin d'eux pour contrepeser l'excessive grandeur du corps germanique, qui a accumulé sous la domination sienne, les meilleures couronnes et Etats de l'Europe, hors la France, laquelle a toujours été au combat, tant pour ravoir le sien que pour aller au devant de cette ambition qui voudrait parvenir à la tyrannie de toute la chrétienté. »

Cet avertissement, comme tant d'autres¹ ne fut pas écouté, et la même politique imbécile continua.

Cette politique hésitante se doubla de sectarisme agissant, et nos œuvres religieuses furent abandonnées ! Elles étaient pourtant et notre grand moyen de pénétration et notre suprême moyen de lutter en Turquie !

Car nos meilleurs ambassadeurs en Turquie, comme dans tout l'Orient, ont été les religieux et les religieuses, entre autres les Assomptionnistes, qui, avec un dévouement inlassable, avec une patience que rien ne rebutait, privés du secours gouvernemental, ont lutté afin de faire triompher également et la foi chrétienne et la civilisation française.

Partout, ils se sont établis semant le bien, faisant bénir et honorer notre pays. A Constantinople, à Gallipoli, à Scutari, à Koniah, à Angora,

1. Est-il besoin de rappeler les courageuses campagnes de Pierre Loti, de Claude Farrère, de Jérôme et Jean Tharaud ?

à Brousse même, partout, absolument partout !

Nous ne les avons pas aidés parce qu'ils étaient religieux, nous les tolérions et les soutenions d'une manière tout à fait ordinaire ! Mais pour les œuvres laïques nous ne faisons pas mieux !

Ainsi, à Constantinople, il est une école *Galata-Seraï*, centre incomparable de culture française, où est instruite l'élite de la jeunesse ottomane. *Nos ambassadeurs ont presque toujours affecté d'ignorer cet établissement.*

Peu de temps avant la guerre, le sous-directeur français demanda à l'un d'eux, pourquoi il n'honorait jamais le lycée de sa présence ni de ses encouragements ? :

— « Venir à Galata-Séraï ! répliqua l'illustre représentant de la France. Bien au contraire, je passe par les rues de derrière, quand je dois aller du côté de Chiehli, pour qu'on ne s'imagine pas que je sors de chez vous, car je *n'ai aucune envie de me faire des histoires !* »

La crainte de déplaire aux Boches et aux Unionistes, était pour ce fin diplomate le commencement de la sagesse !

Pendant la récente guerre balkanique, une de nos ambassadrices eut l'idée géniale de demander *qu'on fermât Galata-Séraï* pour y établir une ambulance, dont elle eut été, naturellement, la présidente ! Tous les ennemis de la France approuvèrent chaleureusement cette motion, qui n'eut heureusement, pas de suite !

Enfin, on a parlé de supprimer au lycée l'équivalence des diplômes qui permettaient aux étudiants ottomans de suivre les cours de nos Facultés ! C'était les pousser à aller chercher des diplômes dans les Universités allemandes, où toutes sortes de facilités leur étaient offertes !

Ces établissements n'ont pourtant point un caractère religieux. Donc, leur abandon est une preuve indéniable de l'incurie gouvernementale !

En juillet 1914, M. Paul Parsy, rendant compte du voyage de Maurice Barrès dans le Levant, écrivait, dans la *Revue Française*, un article fort documenté où il montrait l'importance capitale de nos œuvres dans le Levant et où il signalait l'indifférence du gouvernement pour ces œuvres.

« ¹ Là (en Orient), disait-il, depuis les Croisés jusqu'aux soldats de Bonaparte et de l'expédition de Syrie sous le second Empire, s'est écrite dans un décor éblouissant une partie de notre histoire. Là s'exerce, consacré par les Capitulations, notre Protectorat catholique ; là flotte sur maints établissements hospitaliers ou scolaires le drapeau de la France, symbole des conquêtes, que font, chaque jour dans chacune de ces maisons, la bonté française et notre civilisation.

5.000 élèves en Syrie et en Palestine, 22.000 en Egypte, 1.500 à Bagdad et Bassorah, 3.000 à Smyrne, quelques 5.000 à Constantinople fréquentent des écoles françaises — les écoles congréganistes françaises.

1. *La Revue Française* du 12 juillet 1914, page 354.

Ce sont ces élèves et ces écoles qui répandent, qui imposent partout l'usage du français.

Comme l'exercice du Protectorat catholique est gêné, menacé par l'absence de relations diplomatiques entre la France et le Vatican, notre réseau d'institutions scolaires est sourdement ravagé par l'application de la loi sur les associations, qui interdit à la plupart des sociétés de missionnaires d'avoir en France des maisons de formation et d'études, et tarit du même coup le recrutement de cette armée pacifique d'éducateurs français, de propagateurs de notre influence ! »

On voit que M. Paul Parsy, avec une admirable clairvoyance, dénonçait le péril (qui est toujours le même !). Il ajoutait :

« Or cette question des écoles d'Orient, c'est dans la bataille d'influences dont ce coin du monde est à l'heure présente le champ clos, une question d'intérêt national.

Certes, il y a, en Orient, des écoles — écoles laïques ou écoles de l'Alliance israélite universelle — qui sèment l'influence française et dont, comme Français, je souhaite le succès. Mais si les écoles congréganistes sont les plus nombreuses, si elles paraissent mieux réussir, si elles ne coûtent rien au budget — réserve faite pour quelques modestes subventions — si le genre de vie même des Congréganistes n'est pas un élément négligeable de succès pour de telles entreprises dans le milieu oriental, n'est-il point évident que quiconque a le souci des intérêts de la France ne doit, à ces hommes et à ces femmes tenant en main notre drapeau, demander compte de la règle de leur vie morale, ni de leur costume. Il suffit que

ce soient, selon un mot que Barrès me disait précisément avant son départ, des Français de bonne qualité !

Barrès a déjà exprimé, dans des conversations, dans des interviews, l'impression que lui avait faite la vue de notre influence là-bas et des périls qui la menacent.....

Prendra-t-on les mesures qui s'imposent d'urgence ? »

Hélas ! on ne prit point les mesures qui s'imposaient. Hélas ! le sectarisme continua de se manifester, malgré la clairvoyance et les avertissements des Français patriotes !

Et que dire de la finesse de notre politique, de son sens profond qui fit en Orient le jeu de l'Allemagne !

On raconte que trois jours avant la déclaration de guerre, alors que l'entrée en campagne de la Turquie, aux côtés de l'Allemagne, n'était plus à Constantinople un secret pour personne, comme la consternation régnait dans les milieux francophiles où nos nationaux se préparaient hâtivement pour le départ, on raconte *que seule* l'ambassade témoignait d'un merveilleux optimisme. Nos représentants seuls ne croyaient pas à la guerre !¹

1. En dépit de toutes les contradictions, je persiste à croire à ce fait, car je le tiens d'un mien ami, habitant alors à Constantinople et très lié avec certaines hautes personnalités françaises. Ebloui par l'optimisme officiel, il s'y fia et fut tout surpris de voir éclater la guerre, et de ne plus pouvoir rallier la France, n'ayant pris aucune mesure.

Mais hélas ! ceci est déjà de l'histoire !

Ceci se passait avant la guerre !

Depuis nous l'avons eue, cette guerre et nous avons eu l'armistice ! Nous avons eu cet armistice du 31 octobre 1918, *imposé par nous*, dont nous avons rédigé les articles avec une incroyable sévérité *et que nous avons fait durer plus de quinze mois*, ce qui est contraire au droit des gens et absolument arbitraire !

Il n'y aurait pas lieu de le déplorer, toutefois, si ce temps avait été bien employé, mais nous avons *agi si bêtement qu'il a consacré notre ruine par le funambulesque traité de Sèvres* !

Il ne put revenir que quelques mois plus tard, au prix de grandes difficultés et grâce à la parfaite obligeance et courtoisie des autorités ottomanes !

2. Comme a dit très justement mon bon maître Pierre Loti, dans son dernier livre : « Un traité de paix qui dignement couronne la longue suite d'âneries de notre politique orientale ! »

II

APRES LA GUERRE

Au moment où nos troupes vinrent occuper Constantinople, il existait, dans les hautes classes ottomanes, un parti francophile, composé principalement d'intellectuels. Acceptant avec résignation la défaite, à laquelle les avaient conduits les Unionistes, les hommes de ce parti, avaient décidé de chercher à opérer un rapprochement entre les classes intellectuelles françaises et turques pour *orienter franchement la Turquie vers la culture française*. Une tentative fut faite dans ce sens en 1919, et une adresse fut envoyée au vice-amiral Amet, haut-commissaire de la République à Constantinople.

Cette adresse portait les signatures d'environ quarante personnes influentes, occupant une situation très élevée, soit dans la politique, soit dans les sciences, soit dans les arts. Beaucoup des signataires avaient fait leurs études en France ou au lycée de Galata-Séraï.

Leurs avances furent péremptoirement, voire même grossièrement repoussées. On leur aurait même répondu qu'aucun rapprochement n'était à envisager avant la signature de la paix, et que les vainqueurs avaient bien le droit, après quatre années de guerre « *d'agir en vainqueurs et de faire sonner leurs éperons sur le pavé de Constantinople!* »

Les membres du parti francophile furent choqués et peinéés de cette réponse absurde, qui faisait si bien le jeu des nations jalouses de notre influence en Turquie!

Aujourd'hui, ces mêmes amis ne sont pas complètement découragés, malgré les perpétuelles injures de notre presse¹, et le philélénisme agissant qu'a déployé le ministère Clemenceau².

Pensant qu'avec le temps les idées ont pu se modifier en haut lieu³, ils sont prêts à s'appuyer sur la France pour travailler au relèvement de la Turquie et à seconder notre propagande.

1. Il faut faire exception pour des journaux comme *l'Action Française*, *l'Œuvre*, *l'Echo de Paris* et quelques autres, qui, sans faire preuve de turcophilie, ont néanmoins respecté l'agonie et la misère du peuple turc.

2. Aujourd'hui, combien ce philélénisme, qui menace de se retourner contre nous, apparaît absurde et coupable!

3. On peut espérer que le changement du haut commissaire de la République à Constantinople, M. DeFrance, est un signe heureux de ce changement et de la nouvelle orientation de notre politique sous l'influence bienfaisante de M. Millerand.

En 1919, un de ces Turcs vraiment franco-phile tenait à un de mes amis le discours suivant, qu'il a scrupuleusement noté et qu'il veut bien me communiquer :

« La Turquie gouvernée par les Unionistes a commis une grande faute en s'unissant contre nous à l'Allemagne. Cependant les Jeunes-Turcs pourraient, assez justement, faire observer que c'est la France qui les a jetés dans les bras de l'Allemagne en promettant Constantinople aux Russes !

Aujourd'hui la guerre est finie et nous avons cruellement expié notre erreur.

Maintenant de deux choses l'une :

Ou bien la France compte garder à la Turquie une rancune éternelle et ne veut plus avoir désormais aucun rapport avec elle, ou bien elle a l'intention, une fois la paix signée, de passer l'éponge sur nos torts et de renouer les relations politiques et économiques profitables aux deux pays.

Dans ce dernier cas, pourquoi, puisque tout va bien entre nous et que la paix ne tardera plus, pourquoi ne pas reprendre, tout de suite, au moins des rapports d'amitié ?

Pourquoi vous laisser devancer par vos alliés, qui eux préparent leur *après-guerre* pendant que vous boudez ?

Pourquoi, au lieu de tendre la main au parti anti-unioniste, traitez-vous en ennemis les honnêtes gens qui le composent ? Pourquoi repoussez-vous des amitiés fidèles, pour vous faire les champions des Grecs qui vous détestent du fond du cœur et qui sont bien plus xénophobes que les musulmans.

Pourquoi vous obstiner à tirer perpétuellement les marrons du feu pour Venizélos ? »

Comme ce Turc avait raison, comme il prévoyait, dès 1919, ce qui allait arriver : Le monstrueux traité de paix de Sèvres, qui doit être révisé¹, et l'Hégémonie Anglo-Grecque, dont nous sommes, au reste, bien récompensés !

D'ailleurs, à cette époque d'armistice, le gouvernement français, toujours soucieux de nos intérêts, faisait adresser de Paris, par le *Comité de Propagande*, quelques ouvrages destinés à bien servir notre cause et notre influence !

Je cite, au hasard, les titres de quelques-uns de ces ouvrages :

La brochure de M. Aulard : « *La Révolution française et la Révolution russe. Lettre adressée aux citoyens de la libre Russie.* »

- Un volume sur « *l'Irreligion de l'Avenir* ». Et « *l'Esprit des Lois* ». « *Grandeur et Décadence des Romains* » !!!

Pas un instant on a songé à distribuer des ouvrages parlant des gloires de la France, l'important étant de prouver aux Turcs et aux Levantins que Dieu n'existe pas.

Moyens merveilleux, n'est-ce pas, pour conquérir des nations *foncièrement croyantes*, et chez lesquelles notre influence s'exerçait par l'entremise des missionnaires ! Ils dénotent, une fois de plus, l'incurie gouvernementale et l'ignorance

1. La France doit absolument demander cette revision, en dépit de l'opposition de l'Angleterre.

totale, complète, absolue des milieux officiels sur la mentalité des populations de l'Orient.

D'ailleurs, le Vendredi-Saint 18 avril 1919, les établissements militaires français ne mettent pas leurs pavillons en berne (au contraire de ce que font les établissements des autres pays). Ce fait est remarqué et commenté. Nos ennemis ne manquent pas de renchérir en disant que les populations chrétiennes d'Islam ne doivent plus compter sur le protectorat de la France !

Il y a mieux encore. Notre vieux renom de galanterie ou plutôt de chevalerie, à juste raison si fortement ébranlé en Europe, persistait en Orient. Nous avons tout fait pour le détruire. Non seulement beaucoup de soldats du corps expéditionnaire se conduisaient vis-à-vis des femmes comme des brutes (car on ne les avait pas avertis), mais certains chefs manquaient totalement de correction vis-à-vis des femmes et vis-à-vis des autorités indigènes. Et pourtant on sait quelle est la scrupuleuse politesse, la délicatesse parfaite, le tact, pour tout dire, des Orientaux. Les Turcs surtout, qui ont été pendant les hostilités nos seuls ennemis se battant avec dignité.

Quelques jours avant de s'embarquer pour la Syrie, le général Gouraud, dans un dîner qui réunissait quelques officiers, disait :

« Je n'ai connu pendant la guerre qu'un seul ennemi chevaleresque ; et si un officier ture

entraît ici, je me lèverais pour lui tendre la main ! »¹

Le témoignage « de ce grand soldat » ne peut être suspect ! Eh ! bien, voici quelques détails navrants sur la façon dont, en 1919, nous nous conduisions vis-à-vis des officiers turcs. Je les tiens d'un officier de la mission française à Constantinople à qui un Turc, haut placé, disait :

« Nos soldats ont été pour vous des adversaires loyaux, vous le reconnaissez tous à l'armée d'Orient. Ils se sont bravement battus et ils ont été les seuls belligérants à respecter les lois de la guerre. Jamais, en effet, ils n'ont bombardé une ambulance, ni cherché à couler des navires-hôpitaux.

Eh ! bien, on traite nos officiers avec moins d'égards que les officiers allemands, qui, hier

1. L'envoyé du *Petit Parisien* raconte, dans son journal, du 15 décembre 1920, qu'ayant interviewé le général Gouraud, après sa conférence de Strasbourg, le général, entre autres choses, lui conta l'anecdote suivante qui exprime ses sentiments à l'égard des Turcs :

« Il (le général) apprend, un jour, qu'un officier turc, blessé lui-même, resté dans une tranchée avec un soldat français, s'est privé, pour celui-ci, de son paquet de pansement. Le général va voir l'officier à l'ambulance et le remercie de son geste chevaleresque.

« Ah ! mon général, lui dit le lieutenant turc, vous me donnez la dernière joie de ma vie. J'ai été élevé dans un établissement français d'instruction et c'est avec amertume que je me bats contre les Français... Que votre pays reprenne sur le mien son influence séculaire et ce sera le salut de la Turquie ! »

On sait, au reste, que devant la commission sénatoriale des Affaires étrangères, le général Gouraud plaida pour le rapprochement franco-turc.

encore, se pavanaient dans Constantinople, en uniforme. N'étant pas *prisonniers*, ils n'admettent pas qu'un de vos sous-lieutenants prétende se faire saluer par un vieux colonel turc, comme la chose a eu lieu cette semaine dans la rue de Péra ! « Les soldats français, disent-ils, ne saluent pas leurs propres officiers, et nous avons souvent vu de jeunes lieutenants passer devant des officiers supérieurs de leur armée, sans même porter la main à leur coiffure. Quand nous saluons des officiers français, *ils ne nous rendent jamais le salut*. C'est donc uniquement pour nous humilier qu'on exige, de nous, des marques extérieures de respect, auxquelles les simples soldats de cette nation ne veulent pas se soumettre. »

Je dois ajouter qu'ancien soldat de l'armée d'Orient, j'ai eu maintes fois l'occasion de constater les faits énoncés par le Turc à mon ami. A Constantinople notamment, l'armée française traitait l'armée turque d'une manière inadmissible.

Il faut donc croire que les *responsables* n'avaient pas donné d'ordres.

Quant au soulèvement d'Anatolie, n'accusons toujours que notre incurie. En voici des preuves :

Quelque temps avant les soulèvements d'Anatolie, un officier français, mis à la disposition de M. DeFrance, avait été envoyé en mission de récupération en Asie-Mineure. Cet officier, de

retour à Constantinople, rédigea un rapport fort documenté sur la situation, où *il annonçait le soulèvement prochain de la Turquie d'Asie.*

Ce rapport, envoyé en France par le haut commissaire, est resté, sans doute, dans les tiroirs d'un ministère ; car le général Franchet d'Esperey, *mal ou plutôt pas du tout informé*, soutenait qu'aucun soulèvement n'était à craindre.

Je détache du journal de route de cet officier quelques passages essentiels ; ils sont l'amplification de son rapport et témoignent de la parfaite compréhension de la situation. Il est vraiment curieux qu'on n'en ait tenu aucune compte!

« JOURNAL DE ROUTE DU CAPITAINE X...,
ENVOYÉ EN MISSION EN ASIE MINEURE PAR
M. DEFRANCE.

Eski-Cheïr, 5 mai 1919.

... J'apprends de plusieurs sources sérieuses, qu'il y a partout des armes cachées, en ville et dans les campagnes. *Un soulèvement se produira inévitablement d'ici peu.*

Il paraît que l'Emir Fayçal est arrivé à Beyrouth. Cet agent de l'Angleterre cherche à soulever les populations contre nous.

Koniah, 8 mai 1919.

Mêmes observations qu'à Eski-Cheïr, en ce qui concerne l'esprit public. Il est nettement unioniste.....

.....
Nous constatons que les chrétiens de Koniah se donneraient volontiers à la France, que les Anglais ont

un service de renseignements bien organisé, et que nous, Français, nous n'en avons pas ; *qu'un soulèvement éclatera bientôt en Asie-Mineure*, que les Allemands y continuent leurs manœuvres ténébreuses, que la population a des armes et que la politique des alliés à l'égard des Turcs est absurde ou coupable !

Arrivée à Eski-Cheïr ; retour, 17 mai 1919.

On accroche en queue de notre train les wagons de la Mission ottomane de pacification, venant de Koniah. Le Prince Impérial qui en est le Chef et qui se rendait à Angora, a reçu l'ordre de rentrer immédiatement à Constantinople.

En réponse à cette mission pacifique et en violation flagrante de l'armistice, les Grecs ont été autorisés par les Alliés à débarquer à Smyrne, et comme cela devait arriver fatalement, ils y ont commis d'odieux excès !

Le mot de guet-apens est dans toutes les bouches. Il y a eu des manifestations violentes pendant la journée à Eski-Cheïr, les magasins ont été fermés et les troupes consignées.

Pourquoi cherche-t-on ainsi à provoquer un soulèvement général de l'Asie-Mineure ? Dans l'intérêt de quelle puissance ? Pour qui allons-nous encore tirer les marrons du feu ? Pour les Anglais et pour les Grecs, auxquels les premiers veulent donner Constantinople, dont eux seront véritablement les maîtres ? »

On voit que ce soulèvement d'Anatolie était préparé. On voit que le gouvernement en était averti. Il ne pouvait donc être surpris, comme il l'a affirmé depuis ?

En somme, comme toujours, nous nous sommes fait « rouler » sciemment.

Il est bien inutile, je crois, de parler du pauvre et nébuleux haut-commissariat de France, puis-

que le gouvernement de M. Millerand semble avoir compris l'inconvenance qu'il y a à laisser à Constantinople un représentant de la France dont la femme est Grecque et la fille mariée à un général anglais ! — puisqu'il le déplace !!!

On peut déplorer seulement la présence auprès du haut-commissaire, de M. Ledoux, le premier drogman avec le titre de consul général, dont on a dit qu'il était un véritable hongreur, tant son omnipotence était néfaste.

Partisan acharné des Grecs, il ne peut évidemment avoir une heureuse influence.

En mai 1919, un officier français du 2^e Bureau du G. A. A. O. fut envoyé en mission de récupération sur la demande de M. Defrance, pour aller estimer les dégâts, commis au cours des hostilités, chez les religieux et les propriétaires français.

A cette époque, M. Defrance semblait disposé à vouloir soutenir les intérêts de ces derniers. Que s'est-il passé depuis ? On ne sait. Mais toujours est-il que M. Ledoux s'est certainement entremis pour empêcher que satisfaction soit accordée aux sinistrés¹. Un M. Belfroy, notam-

1. Les bons Pères Assomptionnistes de Koniah réclamaient la dérisoire somme de 20.000 francs. Ils ne l'ont jamais reçue. Aussi ne faut-il pas s'étonner si leurs élèves vont chercher un enseignement fructueux chez les pasteurs américains, qui se sont installés dans cette ville, avec des crédits considérables alloués par leur gouvernement.

ment, grand propriétaire en Asie Mineure, et dont les moulins et fermes avaient été endommagés, ne put rien obtenir, en dépit des promesses qui lui avaient été faites !



TROISIÈME PARTIE

La canaillerie de la grécaille

Ces pages sont plus spécialement dédiées aux parents des Français assassinés par les Grecs en décembre 1916.

I

LE VERITABLE DEBARQUEMENT DE SMYRNE

La canaillerie des Grecs est infinie¹. Toutes les ruses, tous les mensonges, tous les moyens leur sont bons pour dissimuler les méfaits qu'ils commettent pour empêcher que soient connus leurs vrais caractères et leurs vices.

1. Je m'attache à démontrer la canaillerie des Grecs, parce qu'ils sont nos ennemis les plus habiles et ceux que nous connaissons le moins bien. Cette démonstration est aisée, puisque, évitant toute littérature, je ne propose aux réflexions de mes lecteurs *que des documents*.

Ils sont cruels, et de la plus abominable et monstrueuse cruauté. Pourtant ils clament bien haut leur douceur, en lui opposant la prétendue cruauté turque ! J'ai là un document qui justifie pleinement mon dire : c'est le récit par un témoin oculaire du débarquement de Smyrne. Les Grecs, bien entendu, ont démenti ce récit dont une partie avait paru dans un petit journal de province. Un sieur Magnis, correspondant en France des journaux grecs de Smyrne *Amalthia* et *Tharros*, publia un long récit truqué sur les honteux événements de mai 1919, d'après lequel les Italiens seraient les seuls coupables !!!!

Il écrivit notamment cette phrase :

« D'actes de sauvagerie du peuple grec, il n'en est pas fait mention. »

Or, le général Bunoust fut envoyé à Smyrne par le général Franchet d'Esperey pour faire *une enquête sur les excès des Grecs*. Il avait pour officier adjoint le lieutenant Rumerchène. Son rapport écrasant pour les Hellènes fut gardé soigneusement secret. Cependant, puisque les Grecs s'obstinent à démentir, il est facile de demander au ministère communication de ce document.

Voici le document que je possède. C'est un récit sur ces événements. Il m'est communiqué par le vicomte Aurélien de Courson, qui fut adjoint au commandant grec de la base de Volo, puis capitaine à la mission française de Constan-

tinople, chef du service d'information à Péra, et ami du lieutenant Rumerchène.

« Le 14 mai 1919 à 7 h. 30 du matin, les cuirassés
« grecs Avéroff et Limnos commençaient immédiate-
« ment à débarquer sous le commandement du colo-
« nel Zaphiriou. Elles se composaient du régiment
« d'Euzones et des 40^e et 50^e d'infanterie.

« Une foule immense était accourue sur les quais,
« le métropolitite orthodoxe avait jugé bon de venir
« surchauffer l'enthousiasme de la plèbe hellénique
« par des paroles absolument blâmables.

« Les Turcs n'avaient opposé aucune résistance ;
« leurs troupes restaient consignées dans les casernes.
« Mais les Grecs avaient préparé, de longue main,
« l'incident qui devait leur permettre de se livrer sur
« la population musulmane à des sévices prémédités.

« Comment cet incident, si désiré, ne se serait-il
« pas produit alors que les agents provocateurs étaient
« tous à leurs postes, et que pour plus de sûreté, nous
« a-t-on affirmé, la Croix-Rouge hellénique avait
« équipé les deux bandes de Comitadjis les plus igno-
« bles de la Macédoine, dont les torpilleurs grecs
« avaient opéré le transport en Asie-Mineure.

« A force d'être provoqués, les Turcs perdirent
« patience : quelques coups de feu retentirent : ce fut
« le signal attendu du massacre. On se rua dans les
« casernes, leurs occupants furent tués ou blessés.

« Sur les quais on dévoile les femmes turques ; on
« oblige les hommes à retirer leur fez et à le fouler
« aux pieds en criant : « J'em... ton prophète. » S'ils
« refusent, on les jette à la mer, ou bien on les larde
« à coup de baïonnettes. Dans leur fureur stupide, les
« « vainqueurs » massacrent une quinzaine de leurs
« compatriotes, qui portent le fez en qualité de fonc-
« tionnaires ottomans ; ils assassinent le chef de gare

« du chemin de fer français, un Italien et un sujet
« anglais. Comme le commandement grec a décrété
« l'état de siège, le meurtre et le pillage se trouvent
« désormais sous la protection de la force armée !

« Le 40° d'infanterie pactise avec les voleurs et les
« assassins et malheureusement les autres régiments
« ne tardent pas à l'imiter. Les officiers sont inertes.
« Tous les Turcs de marque sont emprisonnés et aus-
« sitôt leurs maisons sont mises au pillage. Mais les
« Grecs ne s'en prennent pas seulement aux biens des
« Musulmans : ils pillent le dépôt de la Banque otto-
« mane, le garde-meuble du Consulat de France,
« etc..., etc...

« On a eu l'infamie de donner des armes aux *pali-*
« *kares*, c'est-à-dire à la foule de bandits qui forment
« la population du port ; on en a donné aussi à leurs
« dignes épouses qui s'en servent pour aller à l'hô-
« pital turc larder de coups de baïonnettes les cada-
« vres qu'on y a entassés... après les avoir, naturelle-
« ment, complètement dépouillés.

« Les rues continuent à présenter le spectacle de
« tous les crimes et de toutes les lâchetés.

« Un vieux colonel turc, malade et impotent, est
« rencontré dans la rue par les *palikares* — les braves
« — on le perce de coups de baïonnettes. Aux portes
« de la ville, trois gendarmes, sans armes, rentrent
« paisiblement chez eux, en voiture, ne se doutant
« nullement de ce qui se passe à Smyrne. Ils sont
« massacrés avec des raffinements de cruauté.

« Un officier de la marine française aperçoit une
« patrouille grecque dont le caporal frappe à grands
« coups de crosse sur la tête d'un pauvre vieillard.

« — « Pourquoi frappez-vous ainsi un vieil homme
« désarmé ? » dit-il au gradé.

« — « Parce que c'est un homme dangereux. Nous
« avons perquisitionné chez lui et nous y avons
« trouvé des armes. »

« Vérification faite, ces armes se composaient de
« 200 grammes de petits plombs, de 100 grammes de
« poudre de chasse et de deux douilles vides !

« Mais les Grecs de la ville n'oublient pas que Mer-
« cure est le plus grand de leurs dieux : aux patrouil-
« les circulant dans les rues, ils indiquent la maison
« de tel ou tel individu comme habitée par un
« ennemi de la Hellade. Le dénonciateur se trouvant
« par un heureux hasard être le débiteur de celui-ci,
« son compte est vite réglé.

« Cependant les prisonniers turcs n'ont rien reçu,
« ni à manger, ni à boire. Des officiers anglais, indi-
« gnés, protestent contre cette cruauté.

« L'autorité hellénique consent alors à ce que les
« femmes des captifs viennent leur porter des vivres.

« Mais elles sont dévoilées et insultées par les jeunes
« Grecs et ne peuvent approcher que portant à la
« main un drapeau hellénique en papier.

« Les officiers alliés assistent, indignés, à ces scènes
« ignobles, *ils ont défense d'intervenir !*

« Cependant le colonel Zaphiriou, le *premier en-
« thousiasme* s'étant un peu refroidi, se demanda si
« l'opinion publique, malgré son ignorance des cho-
« ses d'Orient et sa partialité pour la Grèce, ne serait
« pas, quand on saurait un jour la vérité, un peu
« choquée de tous ces excès. Pour aller au devant des
« protestations éventuelles, il publia un ordre flétris-
« sant les actes « de quelques gens sans aveu, dont le
« Conseil de guerre ferait bonne et prompte justice. »

« Nous sommes, pour notre compte, très persuadés
« que les kilomètres de corde, nécessaires pour pen-
« dre les assassins de Smyrne, ne sortiront jamais du
« magasin.

« Un Arménien, témoin des scènes ignobles dont
« nous avons raconté quelques-unes, et peu suscepti-
« ble de partialité pour les Turcs, disait naïvement :
« Nous avons bien l'habitude d'être massacrés, mais

« jamais les Turcs n'ont agi envers nous, comme les
« Grecs agissent envers eux, *et jamais ils n'ont ainsi*
« *insulté à notre religion.* »

« Quelques semaines après cet odieux attentat si
« bien fait pour exaspérer la dignité et le patriotisme
« des Vieux-Turcs aussi bien que des Jeunes-Turcs, et
« provoquer un soulèvement dont l'Angleterre allait
« habilement profiter pour chercher à mettre la main
« sur Constantinople et les deux rives du Bosphore,
« sous les auspices et apparences de l'armée helléni-
« que, quelques jours après cet attentat, le général
« Bunoust fut envoyé de Constantinople à Smyrne
« avec mission d'y enquêter sur les excès des Grecs.
« Son rapport fut soigneusement étouffé par le minis-
« tère d'alors, qui n'avait rien à refuser à Venizélos.

Voici d'ailleurs la dépêche officielle communi-
quée aux journaux français :

« Les Grecs ont débarqué à Smyrne *au milieu de*
« *l'enthousiasme général.* »

Ces faits lamentables me furent confirmés par
des Turcs et par des soldats français lors de mon
passage à Smyrne, un mois plus tard ! Aucun de
mes camarades — j'étais alors à l'armée — ne
cachait son mépris pour les Grecs et son indigna-
tion pour leur cruauté.

A cette époque, je rencontrai, un après-midi,
sur le quai de Smyrne, un haut personnage
français dont je ne puis dire le nom. Il avait vécu
pendant quelques mois avec l'armée hellénique,
et auparavant avec les armées serbes et roumai-
nes. Il m'avoua franchement son horreur des

populations balkaniques et il ne me cacha point son admiration pour la bonté et la loyauté des Turcs, « *le seul* peuple intéressant d'Orient ». Il ajouta, pour m'expliquer le débarquement de Smyrne, ces paroles curieuses que je rapporte fidèlement : « Je suis comme vous. Je hais les Grecs ; ils sont vils, ils sont voleurs et que sais-je encore ? Mais si nous leur abandonnons Smyrne, c'est que nous savons bien qu'ils seront incapables *de la garder seuls* et qu'alors nous pourrons faire sentir notre influence et notre volonté, tandis qu'avec d'autres !!! »

En me donnant cette explication — reflet d'une opinion officielle — mon interlocuteur pensait peut-être aux Anglais. Il oubliait certainement que les Grecs étaient les fidèles esclaves de l'Angleterre. La suite des événements se chargea de le détromper !

II

LE GUET-APENS DE MELINA

Le vicomte de Courson, qui fut, comme capitaine de la mission française, adjoint au commandant grec de la base de Volo, me communique le rapport qu'il rédigea à l'occasion des événements qui coûtèrent la vie à deux soldats français le 2 décembre 1916, à Mélina — événements dont jamais la presse française n'eut connaissance et qui prouvent non seulement la sauvagerie des Grecs, mais leur haine pour la France.

Le voici. Puisse-t-il servir à éclairer l'opinion française ; puisse-t-il tomber sous les yeux des parents des victimes :

« A la fin du mois de novembre 1916, la ville thes-
« salienne de Volo était en proie à une crise de gal-
« lophobie aiguë. Dévoués au roi Constantin, c'est-à-
« dire exaltés germanophiles, et surtout profondé-
« ment inféodés à l'Autriche avec laquelle ils entrete-
« naient avant la guerre des relations commerciales

« très lucratives, les Voliotes voyaient avec fureur les
« efforts de Venizélos pour faire sortir la Grèce de sa
« neutralité.

« Tandis que nos représentants d'Athènes, sourds et
« aveugles, laissaient le perfide Constantin préparer
« le guet-apens, où tant de nos marins allaient trou-
« ver la mort, le Comité des épistrates du Polion tra-
« vaillait, dans des réunions publiques multipliées, à
« surexciter les esprits contre la France.

« Le député G... se signalait entre tous par la vio-
« lence de ses discours :

« Souvenez-vous, clamait-il, que vous êtes des Hel-
« lènes, c'est-à-dire des hommes libres et non des
« esclaves. Considérez que deux nations perfides cher-
« chent à vous tirer de votre quiétude pour vous jeter
« dans un charnier humain, où vous périrez jusqu'au
« dernier. La France et l'Angleterre ont toujours été
« les ennemies de votre pays¹, elles veulent l'effacer
« de la carte du monde. Pendant ce temps, que fait la
« noble Allemagne. Elle vous dit : « Restez bien tran-
« quilles, je me battraï à votre place. »

« Nos infâmes adversaires, eux, nous privent de
« notre pain quotidien, pour nous forcer à rompre la
« neutralité. Eh ! bien non ! plutôt manger de
« l'herbe, plutôt manger du sel ! plutôt mourir de
« faim. »

« Des hurrahs frénétiques accueillirent ces tirades
« grandiloquentes. L'orateur fut porté en triomphe
« par les épistrates que la pensée d'être obligés de se
« battre exaspérait.

« Quelques jours plus tard deux militaires français
« de la section télégraphique, le sergent Chaudier et
« le sapeur Martin arrivaient au village de Mélina
« pour y réparer une ligne.

1. A Navarin, par exemple !

« Ce petit village perdu est situé à une quarantaine
« de kilomètres de Volo, au pied d'un des contreforts
« du Pélion. Les eaux transparentes du golfe baignent
« pour ainsi dire le pied de ses maisons. Par der-
« rière, des oliviers au feuillage sombre escaladent le
« flanc de la montagne dans la direction du bourg de
« Salkos, repaire d'épistrates à demi sauvages.

« L'interprète grec Kaïopoulos accompagnait les
« deux militaires.

« Leur arrivée déplut aux épistrates de la localité.
« Ceux-ci, à l'instigation d'un épicier-cabaretier
« nommé Georges Mamoukas, ennemi juré de la
« France, se réunirent en conciliabule. On y évoqua
« le discours du député G... Evidemment les Fran-
« çais ne venaient à Mélina que pour y jouer le rôle
« d'espion, il importait de les faire disparaître.

« Le lendemain, à la tombée de la nuit, Chaudier et
« ses deux compagnons qui revenaient au village leur
« travail terminé entrèrent pour y dîner dans le débit
« de Mamoukas.

« Ce débit est bâti tout en profondeur. Séparé de
« la mer, par la seule largeur d'un mauvais chemin,
« la maison se compose uniquement d'un rez-de-
« chaussée avec deux fenêtres et une porte de façade
« surmontée d'un large auvent.

« Avant l'heure habituelle du retour des télégra-
« phistes, Mamoukas avait envoyé prévenir les gens
« de Salkos que des soldats français arrivaient pour
« occuper Mélina. Les épistrates accoururent à cet
« appel et se cachèrent dans le village.

« Lorsqu'ils virent les étrangers entrés dans la sou-
« ricière, ils se rangèrent silencieusement devant la
« porte du café. Tous ils étaient armés de fusils de
« guerre, que le traître Constantin leur avait fait dis-
« tribuer.

« Demètre Mamoukas, frère du cabaretier, s'était
« porté à leur rencontre : « On vous a donné des

« armes, leur avait-il dit, *c'est pour vous en servir.* »

« Cependant un conseiller municipal de Méлина, « M. Pappas, venizéliste, ami de l'entente, homme « d'honneur et de courage, avait appris qu'il se tra- « mait un complot contre les étrangers.

« Bien résolu à les défendre, il courut chez Mamou- « kas. S'adressant aux deux militaires, en français « pour n'être compris que d'eux seuls, il leur recom- « manda de bien se tenir sur leurs gardes, car les « épistrates semblaient animés contre eux de senti- « ments très hostiles.

« Comme il parlait encore une cloche se fit enten- « dre. A ce signal, Mamoukas suivi de trois bandits « de son espèce, les nommés Lykourgos, Phroulidis et « Bourazéris marcha vers la table où mangeaient « Chaudier, Martin et l'interprète.

« « Prenant l'air d'un juge »¹ lisons-nous dans la « déposition que m'a faite un témoin, il leur demanda « dans quel but ils étaient venus à Méлина ?

« Les Français qui ne soupçonnaient aucunement « les intentions homicides de leur hôte, lui expli- « quèrent naïvement le genre de travail auquel ils se « livraient.

« Alors partant d'une rire démoniaque, « avec une « figure de bourreau » Mamoukas saisit un énorme « coutelas et le brandissant au-dessus de la tête du « sergent Martin :

« — Assez de stupides mensonges, hurla-t-il, ca- « nailles ! traîtres ! mouchards ! Vous êtes venus ici « pour nous espionner et rapporter ce que vous avez « vu à votre sale gouvernement : *mais ce fruit-là* « *vous n'en mangerez pas !* (Alla den tha phaté to

1. Les mots entre guillemets sont ceux employés par ledit témoin. On comprendra que nous ne donnions pas le nom de ce témoin qui serait promptement assassiné.

« phrouto afto !) Vous allez mourir et c'est moi qui
« suis l'exécuteur de la vengeance divine !!

« Voyant leur vie menacée, les soldats voulurent
« prendre leurs revolvers, mais tandis que leur atten-
« tion était fixée sur Mamoukas qui gesticulait et blas-
« phémait « à faire trembler le ciel et la terre »
« Lykourgos et Phroulidis s'approchaient d'eux par
« derrière et leur enfonçaient à plusieurs reprises
« leurs grands couteaux dans le dos. En même temps
« Bourazéris poignardait l'interprète Kaïopoulos.

« Cependant, le sergent Chaudier n'était pas mort.
« Grièvement blessé, incapable de lutter contre tant
« d'adversaires, il leva les bras en l'air pour montrer
« qu'il se rendait et tenta de sortir du débit. Mais
« sur le seuil de la porte un nommé *Dolbrakis* tira
« sur lui et le blessa au genou. Le sous-officier eut
« encore la force de rentrer dans la maison. D'un
« second coup de fusil, *Dolbrakis* lui fit sauter la cer-
« velle.

« Une fusillade insensée fut alors dirigée contre le
« cabaret, sur les murs duquel nous avons vu les
« traces d'une quarantaine de balles en faisant notre
« enquête.

« M. Pappas reçut en pleine figure une horrible bles-
« sure, qui lui a laissé une profonde cicatrice allant
« de la bouche à l'oreille. Quant à Georges Mamoukas,
« l'organisateur du guet-apens, il en fut lui-même
« une des victimes. Un épistrate lui logea une balle
« dans le crâne, le prenant pour M. Pappas, auquel
« il ressemblait, paraît-il.

« La nouvelle du crime de Méлина fut accueillie à
« Volo avec des transports de joie. Il n'en fut pas de
« même à Athènes, où l'on venait d'assassiner nos
« marins.

« Constantin et ses ministres commençaient en effet
« à se demander si des attentats, aussi fréquemment

« répétés, seraient toujours laissés impunis, quels
 « que fussent la mollesse et l'aveuglement des repré-
 « sentants de la France. Voulant devancer toute récla-
 « mation, le gouvernement hellénique se hâta d'en-
 « voyer, à Mélina, un torpilleur pour faire enterrer
 « les morts et procéder à un simulacre d'enquête.

« On creusa hâtivement deux fosses à quelques pas
 « de la mer, entre le village et une petite chapelle
 « orthodoxe bâtie sur un rocher. Dans l'une on déposa
 « le corps de l'interprète, dans l'autre, « *pour ne pas*
 « *avoir la peine de faire plus large* » on plaça tête-
 « bêche Chaudier et Martin ¹. Cette dernière fosse fut
 « surmontée d'une mauvaise croix de bois peinte en
 « noire, sur laquelle une main inhabile écrivit avec
 « de la peinture blanche :

Sergent CHAUDIER — Sapeur MARTIN
 2 décembre 1916

« Quant à l'interprète Kaïopoulos, comme il était
 « mort en servant la France, on ne lui fit pas l'hon-
 « neur d'une croix, ni d'une inscription : quelques
 « cailloux de la grève marquèrent seuls la place où il
 « reposait comme un pauvre chien.

« Après cela les Français devaient se tenir pour
 « satisfaits. D'ailleurs notre ministre, à Athènes, n'en
 « demanda pas davantage ¹.

« Les meurtriers de Mélina ne furent inquiétés que
 « pour la forme. Après un petit séjour dans la mon-
 « tagne, *Dolbrakis* fut arrêté par les gendarmes, on
 « s'empressa de le laisser s'échapper.

« *Bourrazéris*, dit-on, se suicida. Les autres pour la

1. La tête de Chaudier du côté de la croix.

1. On prétend que cette phrase malheureuse aurait même
 été prononcée : « Faut-il provoquer un incident pour deux
 soldats tués, alors qu'au front il en meurt chaque jour
 des centaines ? »

« plupart se sont élevés au rang de nouveaux riches,
 « en faisant le cabotage entre Volo et Salonique, sans
 « oublier la contrebande et le ravitaillement des sous-
 « marins boches. Le principal complice de Mamou-
 « kas a trouvé un asile dans l'intendance, où il y a
 « tout lieu de croire qu'il a fait fortune.

« M. Pappas, aujourd'hui maire de Mélina, est
 « guéri de sa blessure, pour laquelle le gouvernement
 « hellénique lui sert, si je ne me trompe, une pen-
 « sion très modique.

« MAIS AUCUNE DÉCORATION FRANÇAISE n'orne la bou-
 « tonnière de ce vaillant homme qui faillit payer de
 « sa vie sa généreuse intervention en faveur de nos
 « soldats.

« Non content d'avoir versé son sang pour les défen-
 « dre, M. Pappas voulait encore leur faire construire,
 « à ses frais, une tombe plus digne d'eux. La Mission
 « française en fut avertie et le devança. Deux croix
 « de marbre blanc furent achetées chez un marbrier
 « de Volo. Sur la première on grava ces simples
 « mots :

Sergent Chaudier — Sapeur Martin
 morts pour la France
 2 décembre 1916

« sur la seconde le nom de l'interprète et la date de
 « sa mort.

« Les deux tombeaux construits par le génie hellé-
 « nique, d'après les plans et sous la surveillance du
 « lieutenant Avdis ont été bénits par le curé catho-
 « lique de Volo, qui récita les prières des morts ; en
 « présence des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition,
 « du capitaine de la mission française (alors détaché
 « à Volo) qui signe ces lignes, de M. Pappas, et d'un
 « certain nombre d'indigènes de Mélina, d'attitude
 « plus ou moins sympathique.

« Maintenant les victimes des épistrates constanti-

« niens dorment leur dernier sommeil à l'ombre de
« la croix, dans un monument convenable, bercés
« par le murmure des vagues qui viennent se briser
« mollement au pied de leurs tombes.

« Vicomte Aurélien DE COURSON.

« N.-B. — Au moment où le petit vapeur qui nous
« amenait de Volo, arrivait à Mélina, l'assassin Dol-
« brakis, brigadier permissionnaire était, m'a-t-on
« rapporté, assis devant une guinguette. Apercevant
« un officier français sur le bateau, il jugea bon d'al-
« ler à nouveau faire un tour dans la montagne... ce
« en quoi il se montra prudent.

« Obligé de partir pour Salonique, je n'ai pu le
« poursuivre. Il est sans doute officier à l'heure ac-
« tuelle et occupé à mettre ses petits talents au ser-
« vice des Anglais qui cherchent à faire de la Tur-
« quie une nouvelle Irlande. »

III

LA CONSCIENCE GRECQUE

L'histoire que l'on va lire s'est passée en 1918. Elle fut contée par des marins grecs du cuirassé A... à un de mes amis.

Elle montre bien la lâcheté, l'hypocrisie et la cupidité des Hellènes.

On volait beaucoup sur ce cuirassé dont les Grecs sont si fiers.

Un matin, au rapport, on signale au commandant qu'une paire de souliers a encore été volée pendant la nuit.

Cet officier promet une récompense de 25 drachmes à celui qui fera pincer le voleur.

Une semaine, quinze jours, un mois se passent, aucune dénonciation et l'affaire est classée. Par malheur, *le Saint-Esprit* touche l'âme du voleur *qui se repent*. (Un Grec ayant la contrition !!!)

Il va trouver le pope, aumônier du bord et confesse son péché :

— C'est très bien, mon enfant, dit ce saint

personnage, au fond tu es un petit scrupuleux, c'est une peccadille, mais ça fera plaisir à la Panagia. Pour ta pénitence, tu feras $n+1$ signes de croix, etc...

Le pénitent s'en va l'âme légère. Un quart d'heure après, *il était aux fers*, et le bon vieillard (γαμογερος) avait touché la prime de 25 drachmes !
Voilà les gens que nous admirons en France !

IV

TRES VERIDIQUE HISTOIRE DE LA PETITE
SERVANTE MAROUKA
ET DU BON VIEILLARD TRAGOPOULOS¹

Dans une ville de Grèce que je ne nommerai pas², vivait une certaine dame Kalopoulakidou, qui avait une servante répondant au doux prénom de Marouka.

Marouka était robuste, active et pleine de savoir-faire (oh ! combien !). Tous les matins on la voyait pieds nus, les cheveux recouverts d'une serviette (à cause de la poussière), en jupon court et camisole béante, la tête en bas et la continuation des reins en l'air, balayer automatiquement le seuil du logis avec une *skoupa*, petit balai de maïs sans manche qui, en tout autre pays que la Hellade, semblerait avoir été inventé pour l'usage exclusif des quadrumanes. Ce devoir

1. Communiquée par le vicomte de Courson.

2. On comprendra que j'aie dû remplacer ici les noms réels des personnages par des noms de fantaisie, les faits que je rapporte étant tout récents.

accompli, elle préparait le café à la turque, puis elle faisait les chambres, mettait les draps et les couvertures à pendre aux fenêtres, après les avoir bien ponctuellement secoués sur la tête des passants ; ensuite elle nettoyait, lavait, rangeait, dérangeait. Bref, elle ne restait jamais oisive. La journée finie, cette perle des soubrettes levantines remontait dans sa chambre virginale, exécutait dévotement un nombre incalculable de signes de croix devant les images de la Panagia, de saint Nicolas, de saint Jean le Jeûneur et du grand saint Phanourios, dit saint Nitouche¹,

1. *Phanourios* signifie *révélateur*. Ce précieux élu unit les pouvoirs de saint Antoine de Padoue, qui fait retrouver les objets perdus, à ceux du grand saint Nicolas, « qui marie les filles avec les gars ». Sa mère passait pour cascadeuse ; aussi, dans les familles pieuses de Grèce, il est d'usage, au mois de janvier de chaque année, de faire cuire trente petits pains qui sont donnés aux pauvres. Cette charité a pour but de tirer des régions brûlantes l'âme de la pécheresse, car il serait choquant qu'un bienheureux *retrouveur* ne pût retrouver sa maman au jugement dernier.

Il y a trois ou quatre ans, un laboureur du Pélion découvrit des ossements derrière sa charrue. L'archevêque de Volo les reconnut comme appartenant sans conteste à saint Phanourios. Les restes vénérés furent promenés dans la ville, et on organisa une souscription pour bâtir une chapelle sur le lieu de la trouvaille.

Une vingtaine de mille francs avaient été recueillis, quand le prélat déclara, qu'après examen approfondi, il avait remarqué des mâchoires un peu trop allongées et des pâtures tels qu'on n'en rencontre pas ordinairement dans l'anatomie des élus, ce qui le portait à croire que les restes vénérés en question étaient ceux d'un simple bourricot. Inutile de dire que l'argent de la souscription ne fut pas rendu aux donateurs.

Furieux de cette aventure ridicule, le métropolitain d'Athènes

enlevait d'une cachette et soupesait amoureusement la tire-lire ventrue où elle déposait l'argent qu'elle avait dérobé à sa bonne et chère maîtresse avec une dextérité toute ancestrale ; après quoi, le cœur épanoui, l'âme en paix, elle se couchait à même le matelas, suivant l'habitude grecque, ramenait sur ses chastes épaules des couvertures crasseuses et s'endormait du sommeil de l'innocence.

Un beau soir, en voulant introduire dans son trésor une belle pièce de cinq drachmes issue de l'anse du panier familial, Marouka s'aperçut que le récipient était plein à n'y pouvoir introduire un *lepton*. La chère enfant n'avait qu'un parti à prendre : elle brisa la tire-lire et compta ses économies qui se montaient tout juste à la somme de 3.000 drachmes.

Chose étrange, la vue de tant de richesses laissa Marouka singulièrement froide. Toute pensive, elle mit sa fortune dans un vieux bas, déposa celui-ci dans la cachette et sans faire la moindre politesse à la Panagia ni à saint Nicolas, ni à

nes déclara que le pauvre Phanourios, qui n'en pouvait mais, était un polisson et un imposteur. Il fit rayer son nom du calendrier orthodoxe, et interdit son culte sous peine d'excommunication majeure. Comme, bien qu'expulsé honteusement du Paradis, ce saint n'en continue pas moins à retrouver les objets perdus et à faire des mariages plus ou moins assortis, son culte est toujours en honneur.

Les Grecs, gens pratiques, se disent que peu importe qu'il soit au ciel ou ailleurs, du moment qu'il leur continue ses petits services. On lui donna seulement le surnom de saint Nitouche.

saint Jean le Jeûneur, ni même au grand saint Phanourios dit Nitouche, elle plongeait sous ses couvertures et souffla sa bougie.

Mais le sommeil ne vint pas. Une désolante tristesse, une angoisse indéfinissable étreignait le cœur de Marouka. Elle fut prise d'une crise de larmes dont elle ne s'expliquait pas la cause : elle ne comprenait pas encore, cette descendante d'une forte race de fripouilles, dont la généalogie nette de toute mésalliance avec les honnêtes gens, remontait jusqu'aux temps les plus reculés de la chevalerie des grands chemins ; elle ne comprenait pas qu'un rayon de lumière divine venait de pénétrer dans sa petite âme de drôlesse et que le remords s'éveillait dans sa conscience rudimentaire. Au matin, elle se leva toute brisée. Ce fut sans conviction qu'avec sa skoupa elle envoya les balayures sur les mollets des passants ; dans son désarroï, elle ne vit pas que le café turc avait monté et qu'en débordant il avait éteint le gaz ; elle ne s'aperçut pas davantage que l'âne du marchand de légumes s'essuyait voluptueusement les pieds sur un drap tombé du balcon. Pendant toute la journée l'anse du panier demeura dans une immobilité effrayante. En un mot, comme on dit vulgairement, Marouka n'avait pas de cœur à l'ouvrage.

Une semaine passa, puis deux, puis trois. La petite servante était de plus en plus sombre ; elle dépérissait visiblement. La sensible Mme Kalo-

poulakidou s'en désolait et redoublait pour elle de bontés et qui a confiance en moi. Je suis une Marouka, loin de se dissiper, semblait croître en raison directe de l'affection que lui témoignait sa maîtresse. Cependant, un travail lent, mais continu, s'opérait dans le cerveau de la jeune fille, le remords s'éveillait en elle.

Sentiment admirable, inouï, nous dirons même invraisemblable chez une maritorne hellénique ; sentiment que je serais tenté d'attribuer à une miraculeuse inspiration de saint Phanourios, si les mœurs du révélateur n'étaient pas aussi discutées. Dans tous les cas, l'admirable Marouka ayant tardivement découvert qu'elle n'était qu'une vulgaire coquine, en prit son parti et courut à l'église pour conter son péché au pope Tragopoulos, ex-moine qui jouissait dans le quartier d'une grande réputation de vertu¹.

La pécheresse tomba à ses genoux :

— Mon père, lui dit-elle, j'ai un *rocher* qui me pèse sur le cœur et cela m'étouffe ; je ne peux plus ni boire, ni manger, ni dormir. J'ai volé 3.000 drachmes à ma maîtresse qui me comble de bontés et qui a confiance en moi. Je suis une ingrate et une voleuse : tenez, voilà l'argent, rappez-le lui sans lui dire qui vous l'a remis et donnez-moi l'absolution pour que je n'aille pas en enfer !

1. Tout religieux, eut-il dix-huit ans, est appelé kalogéros (prononcer kaloyéros), c'est-à-dire *bon vieillard*.

— Sotte ! crétine ! bourrique ! lui répondit le *bon vieillard*, te mettre dans un pareil état parce que tu as pris quelques drachmes à une femme riche qui en a si peu besoin qu'elle ne s'est même pas aperçue que tu les lui avais volées ! Passe-moi quinze cents drachmes, garde le reste, et je te donnerai l'absolution. »

Marouka fut estomaquée. Quoiqu'elle n'eut pas été élevée au couvent des Oiseaux, la morale du vertueux Tragopoulos lui semblait malgré tout un peu trop élastique :

« — Oh ! père, dit-elle, je ne ferai pas cela, ce serait très mal.

— Comment ! triple buse ! *fille de cornard*¹, tu as la prétention de savoir la théologie mieux que moi ? Va-t-en, stupide créature ; réfléchis et reviens me trouver dans huit jours si tu veux l'absolution. »

Marouka s'en fut l'oreille basse. Son péché lui restait pour compte, et bien que le *papas* lui offrît d'en prendre la moitié à sa charge, le surplus lui semblait encore lourd à porter. Elle se sentait si découragée, si fatiguée, qu'en passant devant l'église catholique, il lui prit envie d'aller s'y reposer un instant sur une chaise avant de continuer sa route¹.

En ce moment un religieux se dirigeait vers son confessionnal. D'un mouvement impulsif,

1. Le mot *Kérata* est un petit nom d'amitié qu'on se donne volontiers en Grèce dans la meilleure société.

2. Il n'y a pas de chaises dans les églises orthodoxes.

Marouka s'engouffra dans le box des pénitents et recommença son petit boniment :

« — Mon père, j'ai un rocher sur le cœur. J'ai volé 3.000 drachmes à ma maîtresse qui est si bonne pour moi. Je suis une ingrante, une coquine, et j'ai peur d'aller en enfer. Voici l'argent, rendez-le à la *Kyria*, et donnez-moi vite l'absolution, car je ne peux pas vivre comme cela. »

Le religieux vit tout de suite qu'il n'avait pas affaire à une de ses ouailles :

— Mais d'abord, avant de te confesser, ma fille, lui dit-il, il faut que je sache si tu es catholique ?

— Non, mais qu'est-ce que cela fait ?

— Puisque tu te repens de ta faute, ce qui est très bien, pourquoi ne vas-tu pas trouver *ton papas* ? Moi, prêtre catholique, je n'ai pas le droit de te confesser.

— J'y suis allée chez le *papas* : il m'a dit que j'étais une brute, que mon père avait des cornes, et qu'il ne me donnerait l'absolution que si je partageais les 3.000 drachmes avec lui.

— Ceci change l'affaire. Je ne puis pas te confesser, mais si tu veux me donner la somme et l'adresse de ta maîtresse, je lui porterai son argent et personne ne saura que c'est toi qui l'as dérobé.

— Merci, mon père, fit Marouka toute joyeuse. Ma maîtresse est la *Kyria Kalopoulakidou* et elle

demeure rue..... Moi je m'appelle Marouka.

— Eh ! bien, Marouka, j'irai chez elle dès demain. Ton repentir est sincère et la miséricorde de Dieu est infinie. Je lui demanderai à l'autel d'achever d'éclairer ton âme. Va et ne pêche plus. »

Cette fois, la servante s'en alla contente, et fermement décidée à devenir une honnête fille.

Le lendemain de cette journée tourmentée, le père X... sonnait chez Mme Kalopoulakidou. Marouka lui ouvrit la porte : elle était un peu pâle, mais d'une correction impeccable, marchant sur ses bas et sans serviette autour des cheveux, comme il convient à une servante de la *haute*.

Elle alla prévenir sa maîtresse qu'un *papas* catholique latin demandait à lui parler.

— Un prêtre catholique latin ? Mais je n'en connais aucun. Il doit se tromper de porte.

— Non, Kyria, il dit qu'il veut vous voir pour une chose très importante.

Le religieux fut introduit, Mme Kalopoulakidou commença par faire des difficultés pour recevoir l'argent, jurant ses grands dieux qu'on ne lui avait rien volé du tout. Devant sa résistance, le Père X... déposa les 3.000 drachmes sur la table, salua et tourna les talons. Marouka lui ferma cérémonieusement la porte derrière le dos, puis elle battit une demi-douzaine d'entre-chats dans le vestibule afin de manifester la joie que lui causait son entrée dans la bonne voie.

Ce soir-là, elle s'agenouilla dévotement devant l'icône de la *Panagia*, pour la remercier d'avoir si bien débrouillé les choses, et elle répara ses torts envers saint Phanourios dit *Nitouche*, en l'embrassant avec autant de conviction que si c'eût été M. Vénizélos lui-même.

Mais hélas, la pauvre servante n'était pas au bout de ses peines. Trois jours plus tard, le pope Tragopoulos qu'elle avait complètement oublié, frappait à son tour à la porte de Mme Kalopoulakidou, furieux que Marouka ne lui eût pas apporté sa part des trois mille drachmes dérobés. Il la foudroya du regard :

— Va chercher ta maîtresse, lui dit-il, d'un ton menaçant.

En entendant prononcer le nom du saint personnage, la dame grecque mit rapidement son corset (il n'était que cinq heures du soir) et descendit au salon.

— Vous voyez cette misérable, tonna le *papas* en désignant la tremblante Marouka. Eh bien ! c'est une voleuse. Elle a reconnu vos bontés pour elle en vous dérobant trois mille drachmes : fouillez dans sa chambre, vous trouverez le magot, pendant ce temps, je vais aller chercher la police.

Marouka, cette fois, se redressa pleine d'indignation et s'avança menaçante vers le perfide Tragopoulos. Puis, changeant brusquement d'idée, elle se jeta aux pieds de sa maîtresse :

— Oui, Kyria, lui dit-elle, d'une voix ferme, c'est vrai que je suis une ingrante, c'est vrai que j'ai abusé de votre confiance, mais *je ne suis plus* une voleuse, car sur ma prière, le *papas* catholique latin vous a rapporté votre argent. Quant à cet affreux homme qui me traite de misérable, s'il est venu aujourd'hui, c'est pour se venger de moi, parce que je n'ai pas voulu partager les trois mille drachmes avec lui !

Qui faisait une sale figure ? C'était ce vieux serpent de Tragopoulos. Il restait bouche bée, comme un caïman pris au piège, tandis que la sensible Kyria, touchée du repentir de Marouka, qu'elle aimait toujours malgré sa trop grande dextérité manuelle la relevait et l'embrassait tendrement.

Mme Kalopoulakidou, personne ne l'ignore, est la femme la plus douce et la plus polie de la ville ; on lui reproche même d'être un peu maniérée (qui n'a pas ses petits défauts ?) mais la perfidie du *papas* l'avait terriblement énervée. Abandonnant Marouka, elle marcha les poings menaçants vers le *bon vieillard*, qui cherchait subrepticement à gagner la porte :

— Cornard ! Ruffian ! Vieux bouc puant et obscène ! lui dit-elle, tu oses accuser cette bonne fille quand c'est toi qui es un filou ! Va-t-en, calomniateur, marchand d'absolutions. Sors d'ici, hypocrite, vieux menteur, vieil ivrogne, et ne cherche plus à nuire à Marouka, sinon je deman-

derai au métropolitain de t'envoyer finir tes jours dans un couvent pauvre où tu ne boiras plus que du vin raisiné : Na sou pari o dialos tin manna kai ton' patéra ! (Que le diable prenne ton père et ta mère !)

Ecrasé sous le poids de ces « mauvaises paroles » (kaka logia), l'artificieux Tragopoulos rentra chez lui, la tête basse, honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Mais cette mésaventure ne diminua en rien la réputation de sainteté de l'ancien moine. D'ailleurs, la charitable et discrète Mme Kalopoulakidou ne la confia qu'à une trentaine de ses amies, qui, elles-mêmes ne la racontèrent qu'à un nombre limité de personnes.

Marouka devint la plus honnête des servantes. Elle n'a pas quitté son indulgente maîtresse ; elle a seulement changé de directeur spirituel et abjuré la religion orthodoxe.

Ce récit est absolument véridique.

Il n'étonnera nullement ceux de mes lecteurs qui ont tant soit peu habité la patrie d'Aristide et de saint Phanourios, dit Nitouche. Peut-être sera-t-il utile à l'édification et à l'enseignement des autres !

V

NOS BONS ALLIES GRECS

Histoire du commandant K..., capitaine de corvette, capitaine du port de V..., 1918.

La conduite de ce triste personnage est tout à fait significative de la canaillerie grecque.

Elle témoigne des sentiments de l'armée hellénique à l'égard de la France.

Voici la copie du dossier constitué sur cet individu, par les soins du 2^e Bureau de la Sûreté.

Bien entendu, je ne puis citer les noms des témoins. *Ce serait les vouer à une mort certaine.*

I. Déclaration du Capitaine grec D.....
commandant le X. Caique de 70 tonneaux

« Venu de Salonique à vide le ... septembre 1918, je comptais pouvoir partir aussitôt chargé, mais il n'en fut rien, car sous prétexte de mauvais chargement, je fus retenu au port, le commandant ne vou-

lant pas signer mes patentes tant que le chargement ne serait pas refait ¹.

Bref, au bout de quelques jours, le gardien-chef du bureau du port Demètre K..., me proposa de verser mille drachmes, moyennant quoi j'aurais mes patentes tout de suite.

Je versai les mille drachmes, ce qui me permit de partir. »

II. Déclaration du Capitaine grec X.

« Venu de Salonique pour charger, je ne pus partir de V... que moyennant le versement d'une gratification de 500 drachmes à Demètre K... (âme damnée de K...) n'ayant jamais pu voir le commandant du port, qui n'avait pas voulu délivrer mes patentes, sous prétexte de mauvais chargement. »

III. Déclaration du Matelot D. de la direction du port de Volo ;

« Le ... août 1918, le caïque X... devant se rendre à T... avec un chargement de bœufs, reçut, au moment de partir, la visite de K... et de son sous-ordre.

Le résultat fut que le bateau était soi-disant en trop mauvais état pour faire le voyage, il fallait décharger la cargaison, ce qui fut fait. Le lendemain le patron du caïque nommé K... alla trouver K... et son acolyte et leur versa mille drachmes. Ses patentes furent remises et il partit. Il parvint à destination sans que son bateau ait souffert !!! »

1. K... faisait le même coup, chaque fois qu'un bateau n'était pas chargé par des hommes à lui, qui travaillaient pour son compte!!!

IV. Affaires de pain.

Le pain, nécessaire aux équipages des caïques, est, pour éviter des complications, touché par les soins du capitaine de port, qui, à cet effet, possède une carte lui donnant droit à 1.000 ocques¹ de pain par jour, qu'il a charge de faire payer au prix fixé de 9 drachmes 40 leptas l'ocque. Il le remettait bien aux équipages, mais à raison de 3 drachmes, ce qui lui faisait un bénéfice journalier de 160 drachmes.

Il n'a pas remis la carte de pain à son successeur et continue son trafic ¹.

V. Contrebande, accaparement.

K..., S..., Jean et Georges K... (fils de Demètre, l'agent de K...) ont formé une association pour le déchargement des bateaux et formalités, ce qui leur permet d'évincer les autres entrepreneurs.

Pour ce faire, ils opèrent de la façon suivante :

Tout bateau n'ayant pas été chargé par eux, au moment de la visite est maintenu au port, sous prétexte de mauvais chargement, et si le capitaine ne veut pas décharger et faire recharger par leurs soins, on ne lui donne pas ses patentes, avant qu'il ait versé une certaine somme. Combinaison toujours proposée par les sous-ordres de K..., soit M..., soit Demètre.

Lorsque des voiliers ou des caïques arrivent au port, K... renseigné par ses sous-ordres, fait dire aux patrons de ces bateaux que leurs signes de matriculation (lettres ou chiffres) sont en mauvais état et

1. L'ocque vaut 1.250 grammes.

2. K... fut révoqué de ses fonctions de capitaine du port, mais laissé à V..., où il continua ses ténébreuses affaires (vraisemblablement le ravitaillement de bateaux suspects) et nommé capitaine de frégate!!!

non réglementaires, et il les leur fait refaire par des gens à lui, et il leur fait payer 40 drachmes.

Si, comme il arrive parfois, les patrons se plaignent ou veulent voir le commandant du port, on en profite pour retarder leur départ.

La plupart préfèrent payer pour s'en aller.

VI. Trahison.

En juillet 1918, *un sous-marin boche* émergea en plein jour dans le golfe de Volo, à environ 3 kilomètres du port, et fut ravitaillé tranquillement par les Grecs du village.

Deux torpilleurs grecs, présents dans le port, laissèrent faire !

L'agent français qui rédigea ces notes, pour le 2^o Bureau de la Sûreté, ajouta en marge ces lignes, que je publie sous toutes réserves :

« Je n'ai pu acquérir la preuve matérielle de la complicité de K..., mais j'en ai la certitude morale. »

K... était royaliste. Il était protégé par un sieur Géronidas, parent du ministre de la Marine.

Pour la complète édification de mes lecteurs, j'extraits du dossier du 2^o Bureau les quelques faits suivants, *entre mille autres* :

I^o. Malversations d'officiers grecs.

Le major anglais Saunders et le capitaine Saunt étaient, avec les troupes grecques, chargés

du service de l'intendance. Voici ce qu'ils notèrent :

« Un officier grec envoyait à sa femme les boîtes de lait Nestlé, destinées aux soldats.

D'autres recevant d'importants approvisionnements pour leurs troupes, dirent aux soldats : « Ces wagons ne sont pas pour nous : ils sont destinés aux cantines anglaises », et ils s'emparèrent de ces approvisionnements pour les consommer eux-mêmes et en envoyer à leurs familles.

II°. Une reconnaissance exécutée par les grecs, Septembre 1918.

Un détachement grec reçoit mission de donner un coup de sonde dans les lignes bulgares et de ramener des prisonniers. Il en ramène *deux* et laisse à l'ennemi *50 hommes et 3 canons* !

(Fureur de Franchet d'Esperey bien compréhensible.)

III°. L'Amitié grecque.

Le 12 novembre, jour de l'armistice, la population de Volo témoigne la plus grande mauvaise humeur de la victoire de la France. Pas un drapeau français aux fenêtres.

IV°. La loyauté des officiers grecs.

Je termine par ce petit trait vraiment grec :

« Le 11 septembre 1918, dans le train, plusieurs officiers grecs causaient ensemble. L'un d'eux dit à ses camarades : « Un officier qui n'est pas capable de gagner au moins 200.000 francs à la faveur de la guerre, est un imbécile ! »

QUATRIÈME PARTIE

D'autres arguments...

I

LE DANGER ORTHODOXE

La politique antireligieuse de la France aura contribué, pour une large part, à la perte de son influence en Orient.

En effet, la France seule défendait et protégeait les chrétiens dans le Levant, non pas contre les Turcs, comme on pourrait le croire, mais contre les populations orthodoxes des Balkans.

Les Turcs ont toujours été tolérants et respectueux de notre religion. Ils ont largement ouvert leur pays aux religieux chassés de France et ils leur ont donné le pain que leur patrie leur refusait.

Les nombreux religieux établis en Turquie : capucins, jésuites, lazaristes, franciscains et assomptionnistes, avouent, quand on les interroge sur ce sujet, que leurs ennemis ne sont pas les Turcs, mais les orthodoxes.

En combattant la religion, nous avons non seulement combattu notre propre influence, mais nous avons encore fait le jeu de nos ennemis. Il ne faut pas oublier, en effet, que les Bulgares sont athées et ennemis du catholicisme ; que les Grecs, hypocrites, voleurs et dépravés, soumettent les catholiques à toutes sortes de vexations ; que les Serbes prohibent notre culte chez eux (avant la guerre on ne connaissait, en Serbie, que deux prêtres catholiques : les aumôniers de la légation d'Autriche et de l'hôpital autrichien à Belgrade !), et qu'en Roumanie on traite les catholiques comme on traitait les Juifs en Russie. A Sophia, il y a un quartier d'affecté aux catholiques, où ils sont parqués comme dans un ghetto !

Il ne faut donc pas se faire d'illusion sur la pseudo-tolérance de nos « frères des Balkans ». Ils sont nos ennemis et ne souhaitent que notre défaite. Ils la préparent joyeusement.

Leur seul point d'entente (avec la haine des Turcs), leur seule force résident précisément en leur commune religion. C'est le point que nous négligeons.

La France, protectrice des chrétiens, était l'al-

liée de l'Islam contre les orthodoxes ; abandonnant les catholiques et les musulmans, elle se trouve n'avoir plus aucun allié contre les orthodoxes, *qui viennent de s'unir aux Anglicans* et vont, forts de leurs nouveaux amis, nous faire une guerre acharnée.

Dans le domaine moral, notre situation est aussi mauvaise que dans le domaine politique : les orthodoxes s'unissent aux protestants, comme les Grecs s'unissent aux Anglais !

M. Marc Lauret écrivait à ce sujet, dans la *France* du 13 octobre 1920, un article intitulé : « Le rapprochement anglo-slave », où il montrait les dangers de ce rapprochement.

Je me permets de citer certains passages de cet article, qui constituent, pour nous, un avertissement sérieux :

« ... On a annoncé, il y a quelque temps, un grand projet de conférence mondiale (The World Conference) de toutes les confessions chrétiennes, projet dû à l'initiative des Américains. Quelqu'un dans notre presse s'en est-il occupé ? S'est-on demandé s'il y avait un lien quelconque entre les idées religieuses qui inspirent la World Conference et les idées politiques qui inspirèrent la Société des Nations ? Il se peut que nul lien ne rapproche ces initiatives américaines. Mais peut-on négliger de voir, d'interroger, de réfléchir ?

« Pour l'heure, il s'agirait, maintenant, assure-t-on, d'une autre affaire, politico-religieuse, d'ordre purement européen, mais qui n'est pas sans intri-

« guer les gens avertis. On rêverait, en Angleterre,
 « d'une sorte d'alliance religieuse entre l'église ortho-
 « doxe grecque et l'église anglicane. Ainsi, l'Angle-
 « terre, qui fut si longtemps la rivale de la Russie,
 « finirait par s'entendre avec elle et d'une façon qui
 « surprend un peu chez nous, avec notre mentalité
 « laïque, mais qui surprend beaucoup moins quand
 « on connaît la tournure d'esprit toute différente et
 « de l'Angleterre et de la Russie.

« Il ne s'agit pas d'ailleurs d'une manifestation sans
 « précédent. Depuis qu'il existe une Eglise anglicane
 « de l'autre côté de la Manche, avec sa hiérarchie de
 « prêtres mariés, on estime qu'il y a une fusion pos-
 « sible avec l'Eglise gréco-russe qui présente des
 « caractères extérieurs parfois semblables. Sans re-
 « monter aux siècles antérieurs, on raconte de bonne
 « source, qu'au couronnement de Nicolas II le futur
 « Edouard VII, alors prince de Galles, décida de faire
 « assister officiellement un évêque anglican à la céré-
 « monie de Saint-Petersbourg. Ainsi fut fait. Il est
 « vrai de dire que l'incident n'eut pas de suite. Mais
 « ce qui eut une suite — politiquement — ce fut
 « l'amitié d'Edouard et de Nicolas... Après la révolu-
 « tion russe, les Anglais auraient repris leur projet,
 « et à la tête de l'Eglise moscovite depuis 1917, et
 « antérieurement à l'avènement de Lénine, se trouve-
 « rait un haut prélat qui ne serait pas indifférent
 « à une union assez étroite avec la High Church de
 « Cantorbéry.

« Pour n'effleurer que le sujet, disons bien vite que
 « les Grecs à leur tour s'intéressent à un rapproche-
 « ment de cette nature. Leur amitié pour l'Angleterre
 « est assurément très désintéressée. Mais on ne peut
 « pas croire que l'établissement effectif des Anglais à
 « Constantinople n'a pas éveillé chez eux le désir de
 « se rapprocher de sainte Sophie et d'effacer les ver-



« sets du Coran inscrits sur les écussons accrochés aux
« parois de l'édifice.

« A-t-on oublié les projets d'Athènes ? A-t-on oublié
« combien le panhellémisme est désireux de s'instal-
« ler à Constantinople ? Peut-on méconnaître la vio-
« lence du débat qui — depuis la victoire — a divisé
« l'opinion européenne au sujet de Constantinople ?
« Fallait-il laisser cette ville aux Turcs ? Fallait-il les
« en chasser ? A-t-on oublié que la seule menace
« d'une insurrection musulmane aux Indes a décidé
« le gouvernement britannique à renoncer à l'évic-
« tion de l'ottoman ?

« Il suffit pour l'instant d'indiquer, même légèrè-
« ment et sans insister, les signes d'une opération
« politique de grande envergure dont on ne peut dire
« si elle est politique ou religieuse. Mais ce serait folie
« d'ignorer le sens de ces indices et de ces symptô-
« mes. Il faut voir le monde tel qu'il est, non tel qu'il
« nous paraît être, et les batailles pour l'occupation de
« Sainte-Sophie démontrent aux plus rebelles que
« de redoutables problèmes ne cessent de se poser. »

Il est très rare de trouver de tels articles dans
notre presse. Elle ne parle des affaires d'Orient
qu'avec la plus grande circonspection, et parfois
avec une révoltante partialité.

L'écouterait-on pour une fois où elle se mon-
tre avertie et éclairée ?

Souhaitons-le, si ce n'est pas trop tard !

Veillons à la force croissante de l'orthodoxie,
rapprochons-nous de l'Islam !

II

QUELQUES TEMOIGNAGES...

Il est juste que dans ce livre, malheureusement trop incomplet, je fasse entendre la voix de mes camarades de l'armée d'Orient, qui ont acquis si chèrement le droit de donner leur avis.

Si le sort de la Turquie devait être décidé par un plébiscite de ces braves, demain le drapeau rouge au croissant blanc flotterait sur Smyrne et Cavalla, demain le Sultan régnerait en maître incontesté sur Stamboul !

Je ne puis, hélas, citer les milliers de lettres, écrites par les poilus de France à la gloire des Turcs, je me contente d'en copier quelques-unes prises au hasard dans la masse de celles que j'ai reçues.

Voici d'abord celle d'un très humble ouvrier, dont je m'honore d'être l'ami. Je la cite textuellement :

Paris, 18 octobre 1920.

MON VIEUX CAMARADE,

Excuse mon long retard. Tu me demandes, cher ami, de dire mes imprétions au sujet des Grecs. Tu sait quelle n'on jamais été bien bones, car quoique alliés de la France, je ne les ai jamais aimé. Au reste si leur gouvernement étai avec nous, pour nous les populations nous a toujours haï. Tant qu'au Turc personnellement je les ai toujours aimé pour leur caractère et leur nature douce et surtout leur politesse. Si tu te rappelles de quelle fasson il nous traitai à Smyrne et à Constantinople, on santai que ces gens étai nos amis, voilà pourquoi j'aimeraï toujours la Turquie qui est pour moi le pays idéal. Voilà, cher ami, pour moi donc je suis comme toi. Je te quitte, reçoit les amitiés de ton fidèle

Henri SOUSSAINTJEAN,
ex-soldat à l'A. O.,
14, rue Gossec, Paris.

En voici une autre, bien belle également :

« ... C'est aux religieux et aux sœurs de charité que nous devons notre autorité là-bas, et notre gouvernement, qui, hélas, au début de la guerre, n'était pas ce qu'il aurait pu être, n'a pas su comprendre et profiter de cet état d'esprit, qui faisait des Turcs nos amis, et dont certains plus tard à Constantinople me disaient :

« La guerre avec la France, nous n'aurions jamais compris ce qui nous l'a faite faire, aussi pourquoi s'est-on si peu occupé de nous, en 1914, dans votre beau pays ? »

Pour moi, j'aime les Turcs, qui ont été si bons et si aimables pour nous à l'A. O. et j'espère que la France saura reprendre sa place en continuant à tenir haut nos trois couleurs qui ont toujours dominé les autres, tant au point de vue politique, qu'au point de vue religieux et moral, qui donnent à la France le bel idéalisme qui l'a faite aimer partout et de tous.

G. GÉRY,

ex-soldat à l'A. O.,
65, rue des Haies, Paris.

Voici maintenant quelques lignes d'un officier de marine et d'un intellectuel.

Je les joins aux lettres des deux soldats, car elles prouvent, qu'au sujet des Turcs, l'opinion des hommes appartenant à tous les milieux est identique :

« M. Layrle, officier de marine, en retraite, est absolument de l'opinion de Loti et des Tharaud, au sujet des Turcs. A son avis, nous devrions être en bons termes avec eux, et les soutenir.

Le Turc n'est pas le massacreur pour le plaisir de massacrer. Il est, au contraire, tolérant et doux. Ce n'est que poussé à bout que la colère le rend terrible et les Arméniens ont bien des torts : ce sont les usuriers des Turcs. Cela explique bien des haines ! »

« Un des bons amis de M. Layrle, M. Albin Rozet, député, président de la Commission des Affaires extérieures, ancien diplomate, homme fort intelligent qui avait vécu à Constantinople, appréciait beaucoup les Turcs. » Son opinion a du poids.

Je reçois, d'un ex-lieutenant à l'armée d'Orient, ces quelques lignes si justes :

« ... Il n'est pas besoin de vous dire que pour défendre la cause de nos amis turcs, je suis entièrement à votre disposition.

Je vous offre mon témoignage. Ayant beaucoup vagabondé en Orient et beaucoup observé — assez exactement dit-on — je puis vous dire que les Turcs sont les seuls êtres intéressants d'Orient.

Je vous adresse tous mes vœux de succès, il n'y a pas de cause plus juste, Farrère l'a crié : il n'y a pas plus d'injustice dans les partages de la Pologne que dans celui de la Turquie !

Hélas ! vous savez que les Grecs et les Arméniens sont des peuples de financiers. Les Turcs ne sont que des honnêtes gens. Aussi les uns ont droit à la tribune, les autres non...

Cordialement à vous,

Xavier FRANÇOIS,
8, rue Lalo, Paris.

C'est une triste vérité qu'affirme M. Xavier François, aussi est-il juste de faire place aux Turcs, à la tribune.

Je termine, donc, en citant l'admirable lettre d'un admirable Turc. On ne pourra pas, après l'avoir lue, ne pas admettre la justesse de la cause turque :

Bebek-Bosphore, Kiosque Ibrahim-Pacha.

8 novembre 1920.

« ... Pour faire entendre notre voix opprimée, il n'y a que le sol de cette douce France qui est notre der-

nier refuge. Nous y avons vu le jour, nous y avons grandi et étudié et à présent c'est vers elle que partent nos derniers râles, vers cette France de Pierre Loti si haïe par l'Angleterre ambitieuse parce qu'elle est encore si idéale et si juste !

En ce moment je complète mes études, notes de voyages et impressions de ma tournée en Anatolie soulevée et nouant une lutte sublime, idéale, contre de vils ennemis, voulant dépecer un agonisant, mais dont le but n'est malheureusement pas su du public...

Il n'est jamais trop tard pour une entreprise comme la vôtre. Plus vous viendrez en aide aux opprimés et aux faibles, plus votre campagne sera appréciée dans le monde où les gens ont encore une conscience...

ALAEDDINE HAIDAR-BEY.

Ce grand écrivain veut bien m'adresser ses impressions sur les nationalistes ottomans. Je les livre aux méditations de mes lecteurs, trop heureux de faire entendre la voix d'un vrai Turc sur ce sujet :

CHEZ LES KÉMALISTES

UNE TERRE TURQUE ENCORE INDÉPENDANTE

Je rentre d'Angora, de l'Anatolie soulevée, luttant contre des monstres qui veulent l'étouffer et je tiens à faire retentir en France, la seule terre à l'étranger où notre voix d'opprimés s'entende encore, un cri bien faible, hélas, en faveur d'un peuple entier qui lutte pour la défense de son foyer natal...

Là-bas, tous, jeunes et vieux, ont pris les armes — ils en ont trouvé, Dieu sait où, car la Turquie fut désarmée d'abord, puis honteusement attaquée à

Smyrne — tous, dis-je, jeunes et vieux, se sont soulevés et luttent pour un idéal sublime et connu déjà en France : la lutte pour la vie.

Ici, Stamboul, le cher Stamboul d'autrefois, si turc, berceau de notre nation, est sous la menace continue des bouches à feu des cuirassés britanniques, prêts à vomir la mort, prêts à réduire en poudre nos mosquées, nos turbés, nos minarets, et nos palais qui ne sont plus nôtres...

A Stamboul où l'on chérissait autrefois la France, règne aujourd'hui la terreur hypocrite des britanniques, qui, en Orient, ne rêvent qu'à faire effondrer l'œuvre française, gravée en Turquie depuis des siècles...

Mais chez les Turcs, cette empreinte, que les Allemands ont essayé d'effacer, ne disparaît pas sous la menace anglaise.

Stamboul, l'Anatolie ! Quels extrêmes ! Quels aspects !...

Tandis qu'ici, l'âme turque se sent morfondue ; là-bas sur terre encore indépendante, on respire la liberté... la liberté de vivre !...

Les vendredis, jours-saints de l'Islam, tout ce qu'il y a d'hommes en Asie-Mineure, va, un fusil à l'épaule, une cartouchière à la ceinture, former ses bataillons de défense nationalé. Et c'est au son traditionnel des *davouls* et des *zoumas* que l'on y voit des milliers et des milliers de Turcs s'organiser pour défendre leurs villages...

En Europe, l'argent grec et l'argent anglais font calomnier ces hommes, ce peuple — une bande de brigands — qui ont levé le yataghan sur les cous des malheureux « chrétiens d'Orient ».

Oh ! ces chrétiens d'Orient... on les a vus à l'œuvre, au nom de la civilisation britannique, dans les carnages de Smyrne, Menemen, Aïdine et Nazéli...

Combien de villes et de villages des provinces de Smyrne sont aujourd'hui tels que le nord de la France, dévastés par la guerre. Et tout cela, après un armistice violé honteusement...

Combien ont fui... fui en abandonnant tous leurs biens devant l'envahisseur qui annonçait à son de « grosse caisse » qu'il « délivrait » ce qu'il occupait... singulière délivrance !

Les milliers d'émigrés qui logent à la belle étoile à Angora et à Koniah, sont trop loin du monde civilisé pour qu'on y prête attention et puis ce sont des « chiens de Turcs »...

Mais l'Angleterre, même, hésite aujourd'hui devant la lutte suprême, contre les Turcs, car ceux-ci que l'on croyait morts... ressuscitent !

Une parole de Napoléon I^{er} nous revient en mémoire :

« On ne peut vaincre le Turc... on peut le tuer. »

Oui, ce qu'une poignée d'hommes a réussi à faire, à Angora, contre les volontés du monde entier, dépeint admirablement le droit d'un peuple et sa volonté inébranlable...

Aujourd'hui, cette force grandit et grandira encore, et celui qui a vu de près ces Kémalistes, vous dira qu'ils sont des prodiges.

Il y a au monde deux Irlandes... la vraie et celle des Turcs. Elles fraternisent et luttent ensemble contre un ennemi commun : celui dont la France n'a pas encore connu la haine et l'ambition !...

ALAEDDINE HAIDAR-BEY.

III

LE MOT DE LA FIN

A M. MILLERAND.

Le malentendu franco-turc doit cesser pour faire place à une alliance franco-turque.

L'opinion publique commence à s'intéresser « aux choses d'Orient » et, bien que son ignorance soit encore grande, elle ne laisse pas de diminuer. Les magnifiques campagnes d'écrivains, comme Pierre Loti, Claude Farrère et les frères Tharaud, les récits des anciens combattants de l'armée d'Orient commencent enfin à porter leurs fruits. Si l'on ne connaît pas encore « la question » on reconnaît tout au moins que cette « question » existe, et c'est là un grand point.

Mais, il y a encore beaucoup à faire. La partie n'est pas perdue pour nous, loin de là, et, malgré nos fautes et nos faiblesses, nous comptons encore en Orient beaucoup d'amis et de partisans qui ne demandent qu'à se rallier à nous et à nous soutenir.

Il importe, donc, d'orienter notre politique dans le bon sens.

Déjà le gouvernement de M. Millerand a donné des preuves de sa bonne volonté; nous attendons, de lui, des actes décisifs. C'est une rude tâche, mais il aura pour lui l'appui et le secours du pays tout entier.

Les événements d'Athènes nous fournissent une excellente occasion d'intervenir; ne la laissons pas échapper, car, alors, peut-être après serait-il trop tard!

Il importe de reviser entièrement le Traité de Sèvres. La France doit réclamer cette révision, et se constituer l'amie et la protectrice de la Turquie. Elle doit prendre nettement parti pour cette dernière, contre la Grèce de Constantin.

La Grèce de Vénizélos vient de s'effondrer subitement avec Vénizélos. Tout porte à croire que cette Grande Grèce que nous avons faite, loin de nous être reconnaissante, se serait tournée contre nous, puisque Vénizélos disparu et en dépit du ministère Rhallys, elle semble d'ores et déjà ne plus nous respecter. Suivant les dernières dépêches d'Athènes, des Français auraient été molestés dans les rues pour avoir refusé de saluer le portrait de Constantin!

C'est là un signe bien net! Souvenons-nous des événements du Zappéion, en décembre 1916.

Derrière la Grèce de Constantin, il y a l'Allemagne de Guillaume II.

POUR LA TURQUIE

Agrandir la Grèce, tolérer son hégémonie en Orient au détriment de la Turquie, c'est agrandir l'Allemagne, c'est tolérer son influence en Orient à notre détriment.

Ne nous laissons pas endormir par notre alliée l'Angleterre qui, elle, ne voit que son propre intérêt, et dont l'attitude à Constantinople et en Palestine doit nous donner à réfléchir tant pour la Syrie que pour notre protectorat d'Orient.

En Europe, et en dépit de nos efforts et de nos sacrifices, nous sommes bien seuls en fâcheuse posture ! Il serait fou d'être seuls en Orient, alors que nous pouvons si bien être secondés et soutenus.

La Turquie doit vivre. La Turquie doit être prospère et florissante. Par elle, alliée quatre fois séculaire de la France, vivra et prospérera notre influence. Nous aurons, alors, une force sur laquelle nous pouvons compter et nous appuyer au besoin. Pour le règlement de nos affaires d'Europe, cette certitude ne sera pas inutile, car en dépit du progrès et des changements, nos intérêts si bien compris et servis par l'Ancien Régime n'ont pas varié et c'est toujours la même manière de sauvegarder ces intérêts qui doit nous inspirer.

En somme, à l'heure présente, la situation est ce qu'elle était il y a quatre siècles et les Français pourraient répéter au gouvernement de

Millerand les éternelles paroles de notre ambassadeur à Constantinople, le comte de Noailles, quand il écrivait au roi Chares IX :

« La troisième raison pour laquelle nous voudrions sauver les Turcs, c'est que nous avons besoin d'eux pour contrepeser l'excessive grandeur du corps germanique qui a accumulé, sous la domination sienne, les meilleures couronnes et Etats de l'Europe, hors la France, laquelle a toujours été au combat, tant pour ravoir le sien que pour aller au-devant de cette ambition qui voudrait parvenir à la tyrannie de toute la chrétienté. »

APPENDICE

A la fin de l'année 1919, j'arrivais en France, venant d'Orient.

J'avais beaucoup vagabondé en Turquie, en Grèce, en Roumanie, en Bulgarie, et je rentrais, persuadé, comme tous mes camarades, que la France allait se tourner vers la Turquie et lui offrir son appui.

J'avais fait connaissance, à mes dépens, avec les peuplades balkaniques, et je gardais d'elles un souvenir plein de dégoût et de mépris. J'avais fait connaissance avec les Turcs, dans des circonstances pénibles ou délicates, et je gardais d'eux un souvenir ému et reconnaissant.

Très naïvement, je croyais que mes compatriotes étaient animés des mêmes sentiments que moi.

Quels ne furent pas mon étonnement et ma stupéfaction, en découvrant, au contraire, chez la majorité de mes concitoyens, des sentiments hostiles aux Turcs, favorables aux Balkaniques.

Leur ignorance sur la véritable situation, était complète.

Profondément peiné et indigné, en quelques articles je résumai hâtivement mes impressions, je colligeai mes souvenirs, je citai quelques détails probants et j'essayai de les faire paraître, pensant que mes efforts, joints à ceux de mes camarades et de mes maîtres, parviendraient à faire entrevoir la vérité.

Je m'adressai à des gens influents et à de grands journaux. On m'écouta attentivement, on approuva grandement mes opinions et on m'éconduisit fort poliment.

Entre temps, les événements marchaient, et je recevais de Turquie des nouvelles alarmantes et des appels émouvants.

Que pouvais-je faire ?

Rien ou presque ; n'ayant alors, en ma possession, aucun document véritablement utile pour la cause que je servais et que je savais juste.

Je rédigeai quelques articles, qui ne purent voir le jour que dans des journaux de province, et j'attendis une occasion favorable ; j'attendis d'être fortement documenté avant de tenter un effort, persuadé qu'avec le temps et par la force même des choses, la question turque reviendrait sur le tapis, et qu'alors je pourrais peut-être intervenir, dans la faible mesure de mes moyens.

Le temps a passé et les événements se sont

succédés, rapides, confirmant toutes mes prévisions.

Beaucoup de gens ont aussi évolué et jugé que la cause turque n'est pas si mauvaise ! Des amis ont connu mes dessins et se sont entremis pour m'aider.

Grâce à eux, j'ai réuni les documents que l'on vient de lire et qui sont la meilleure preuve de la justesse de la cause turque.

Les événements se précipitant en rendent aujourd'hui la divulgation nécessaire et indispensable. A la hâte, j'ai fait ce livre.

Mais je crois bon de lui adjoindre mes premiers articles, tant pour me prouver à moi-même que j'avais raison, que pour prouver à mes lecteurs que la voix d'un Français patriote n'a pu se faire entendre dans la grande presse.

Je les livre, avec joie, aux méditations de mes lecteurs, en saisissant cette occasion pour remercier les directeurs de journaux qui les ont accueillis avec bienveillance et les ont fait paraître, il y a une année.

L. R.

N.-B. — Je donne, seulement, copie des deux premiers articles, parce qu'ils rentrent dans l'esprit de cet ouvrage ; les autres : récits de mon voyage, anecdotes, histoires documentaires, etc., etc... faisant partie d'un ouvrage en préparation d'un esprit un peu différent.

*Premier Article paru dans le Matin Charentais,
du 26 novembre 1920*

TRISTES REFLEXIONS SUR L'ORIENT

Il n'est pas de question plus angoissante, à l'heure actuelle, que la question d'Orient, hélas trop incomprise chez nous, quand elle n'est pas absolument ignorée.

Il faudrait, à ceux qui la traitent, la connaissance parfaite des pays et des peuples, il faudrait également à ces hommes une intelligence large et un grand cœur. Or, il semble que leurs efforts n'aient pas donné les résultats attendus, c'est du moins l'impression pénible que ressentent tous les gens qui reviennent de là-bas.

J'écris ces lignes à mon retour de l'armée d'Orient, ne cherchant pas à faire une critique dans un but quelconque, mais je me borne simplement à constater et à enregistrer des faits, croyant, en exposant la situation telle que je l'ai comprise, en disant ce que j'ai vu et entendu, rendre service à mon pays.

Là se borneront mes efforts, trop heureux si je parviens, moi, pauvre et humble démobilisé sans expérience, à attirer l'attention des hommes entendus, mais peut-être insuffisamment avertis !

Dans ces lumineux pays qui s'étendent de l'Adriatique à la Marmara, le nom de la France est aimé et respecté, au souvenir vivace des bienfaits tutélaires qu'Elle n'a cessé d'y répandre depuis quatre siècles.

Grâce à ses voyageurs, à ses soldats, grâce à ses diplomates dont Vergennes, et surtout grâce à l'activité et au dévouement de ses missionnaires, la France avait acquis là-bas une influence prépondérante. On saluait, en Elle, la nation généreuse et chevaleresque, toujours prête à venir en aide aux petits et aux faibles : les Grecs, les Serbes, les Roumains, les Turcs,



voire les Bulgares, en conservent encore un souvenir impérissable !

On aimait en Elle, son activité bienfaisante, sa tendre sollicitude maternelle qui pourvoyait aux besoins matériels urgents, aidait à l'amélioration de la vie encore rude et quasi-primitive. On admirait sa beauté et son élégance qui savaient se manifester jusque dans les moindres choses, et sa politique fine, sa civilité laissaient dans ces Pays une impression ineffaçable !

Ainsi, peu à peu, notre influence s'était solidement établie dans le Levant, répandant la civilisation.

Il est inutile de rappeler autrement ces faits, dont nous, les Français d'aujourd'hui, héritiers des travaux et des sacrifices de nos pères, usufruitiers de leurs efforts, nous enorgueillissions.

Vint la guerre. Une politique plus habile que celle que nous pratiquâmes, eut certes pu attirer à notre Patrie bien des sympathies et peut-être des aides, qui ne demandaient qu'à se manifester. Il ne m'appartient pas, encore une fois, de juger. D'autres, mieux qualifiés, l'ont fait, pourront le faire. Je constate.

Hélas, il n'en fut pas ainsi, et Turcs et Bulgares se tournèrent contre nous. Je pense avec peine aux Grecs, et je ne puis m'empêcher d'évoquer ce cimetière du Pirée, où chaque matin de cet été, je passais en un pèlerinage me rendant à Athènes, et où dorment tant des nôtres, de nos marins surtout, avec, sur leur tombe, une humble croix blanche qui brille sous le dur soleil, mettant en lumière cette inscription froide et accusatrice :

*« Ici repose un marin français inconnu,
tué pendant les événements de décembre
1916. »*

... mais il est bon de rappeler ces choses !

Vint l'armistice. Les nations d'Orient, toutes se

tournèrent vers la France, comme vers la protectrice tutélaire. Et toutes, devant la quasi-indifférence de cette dernière, lors des lenteurs et des tergiversations de la Conférence de la Paix, s'étonnèrent douloureusement.

Pauvre, pauvre France, qui n'a pas su comprendre son rôle, et qui, à l'heure actuelle, se trouve isolée dans la lutte égoïste des appétits mondiaux. Il faut mentionner, ici, les efforts des Américains en Russie et dans tout l'Orient, au point de vue commercial; il est bon de remarquer également les mêmes efforts des Italiens que l'on aime beaucoup en Roumanie, parce qu'ils y apportent des marchandises de première nécessité, et il faut surtout réfléchir sur l'acte des diplomates anglais, qui lors même de la Conférence de la Paix, préparaient un accord secret avec la Perse, accord qui réussit pleinement aujourd'hui, puisqu'il étend le protectorat britannique sur la Perse entière et prépare ainsi l'expansion et la domination de l'influence anglaise en Orient.

La Roumanie, d'où nos troupes s'en vont la tête basse, se refuse à croire que nous l'abandonnions, elle qui espérait tant de nous ! Chez tous ses habitants qui nous reçurent bien, nous traitant comme des frères, nous donnant tout ce qu'ils pouvaient, eux pauvres et ruinés, et dont les soldats en loques meurent de faim, quelle confiance autrefois, maintenant quelle inquiétude, pour ne pas dire quel dédain, et peut-être quelle haine !

La Bulgarie attend, méfiante et dans son sauvage caractère, dans sa fourberie native, que de sentiments mauvais, lourds de tristes présages !

La Turquie, la merveilleuse vieille Turquie, de tous temps notre amie et qui ne fut contre nous que par un malentendu, que par une faute de notre imprévoyante politique qui se laissa battre par celle de l'Al-

lemagne, que de regrets elle éprouve devant notre attitude présente, par trop indifférente ! Car les Turcs nous aiment, nous Français ! Il n'est pas un homme de ce pays, qui ne nous salue avec un doux sourire quand parfois il nous rencontre ! Notre langue lui est familière et chère, nos coutumes ne lui sont pas étrangères, et il n'est pas jusqu'à nos modes qu'il adopte, même ridicules, parce que de chez nous !

Qu'avons-nous fait, que faisons-nous ?

Rien, hélas, absolument rien ! Prenons un exemple : Smyrne, l'incomparable port de l'Asie-Mineure et ville franque (on y compte 22.000 Français) passe aux Grecs, sans même que l'on s'en aperçoive et que l'on s'en émeuve ici ! Adieu nos espérances sur l'Asie-Mineure, adieu, nous n'y aurons jamais plus de débouché !

Il faut connaître cette ville, y avoir vécu, savoir ce que pensent de nous ses habitants, pour savoir ce qu'en la perdant nous perdons !

Et je ne puis m'empêcher de songer à ces toutes petites filles, qui, il y a deux mois, dans les rues animées et pittoresques de la ville, couraient après nous, poilus de France en habits bleus, et nous jetant des fleurs, nous chantaient la *Madelon*, avec un beau sourire ! Nous étions pour elles, ce que la France était pour leur pays, c'est-à-dire les grands camarades avec lesquels on joue et l'on rit, mais dont on accepte les remarques, les reproches parfois et toujours les conseils

Qu'ont trouvé les Grecs en ce même pays ? Un accueil froid, hostile, et depuis lors la situation y est troublée, gêne nouvelle qui amplifie la perturbation mondiale.

Il ne m'appartient pas de juger et de discuter les décisions des hommes très éminents qui tiennent en mains nos destinées, mais il est bien permis de noter simplement l'impression que leurs actes et leurs déci-

sions produisent là-bas ! Et là-bas, non seulement, nous causions, par notre attitude si peu conforme à nos traditions, un profond étonnement, mais encore une douloureuse surprise, une morne tristesse et des regrets !

Telle est l'opinion d'un Français (semblable à beaucoup d'autres) qui là-bas comme soldat a souffert profondément dans son orgueil national et qui aujourd'hui souffre encore davantage de constater, en rentrant en France, combien peu l'opinion publique se soucie des destinées du pays !

Pourtant c'est l'avenir national qui est en jeu ! c'est toute l'influence de la France dans le Levant, la prépondérance de sa civilisation, c'est son génie, son génie latin et sa grâce attique, qui ont triomphé au cours de la guerre, mais qui à l'heure présente risquent de se voir supplanter et de disparaître ! Alors à quoi bon tous nos sacrifices et tous nos deuils ? Après tout, nous avons bien le droit de poser cette question, qu'on ne devrait pas même effleurer, mais pourtant !...

Il faut absolument que chaque Français pense à ces choses, il faut absolument que dans la mesure du possible il agisse vite et bien. Un peu de bon sens et beaucoup d'attention le guideront. Mais il faut surtout que ceux qui peuvent faire quelque chose, que ceux qui sont influents, que ceux qui dirigent ne s'arrêtent point à de mesquines questions de personnes ! Que l'on envoie en Orient des gens compétents ! Il y en a beaucoup, et surtout, surtout, que l'on écoute les voix autorisées des missionnaires et des Français qui habitent là-bas depuis longtemps !

On oublie trop que c'est à eux que nous devons presque toute notre influence !...

Et je terminerai ces lignes, en racontant la lamentable histoire de l'école de Koniah, en train de disparaître. Parce qu'école chrétienne on la délaisse.

Là-bas, à Koniah, en pleine Turquie, dans la capitale sainte¹ de l'Islam, existait, avant la guerre, une école française dirigée par de braves religieux, qui avec la science répandaient la culture française !

A la déclaration de guerre, ces hommes, au prix de mille peines et de mille dangers, revinrent vers la Mère-Patrie, pour faire leur devoir — et cela héroïquement et glorieusement.

Puis au commencement de cette année, l'un d'entre eux, un vieux et vénérable moine, le P. Joseph, revint à Koniah pour continuer sa lourde tâche et accomplir sa mission. Hélas ! l'école avait été sacagée, brûlée, pillée, il n'y avait plus rien. Le P. Joseph écrivit à notre haut commissaire à Constantinople, demandant, implorant un pauvre petit secours de 20.000 francs ! Et cela par trois fois, réussissant aux prix d'efforts inouïs et de patients labeurs, à restaurer, à refaire, ayant vite retrouvé des élèves. Hélas ! ses demandes restèrent toujours sans réponse, et aujourd'hui il attend encore !

A côté de l'école française est une école américaine, qui, elle, a déjà été gratifiée de 250.000 francs, et qui propre, grande et parfaitement aménagée, fonctionne admirablement, et où, peu à peu, s'en viennent les élèves du P. Joseph.

Telle est la lamentable histoire que l'on devrait se répéter en rougissant. Il en est des milliers de semblables ! Il est bon de s'arrêter sur les pensées que celle-ci fait naître et d'y réfléchir. LÉON ROUILLON.

1. Koniah est appelée, ici, capitale sainte de l'Islam, parce qu'elle est ainsi considérée par les Turcs, et surtout parce que c'est à Koniah que réside le grand Tchélébi, le premier personnage de l'empire, après le Sultan.

C'est le grand Tchélébi, qui, lors du couronnement de l'empereur, lui ceint le glaive.

La renommée de la ville et son importance sont dues à ce saint derviche.

*Deuxième article paru dans le Journal
de Ruffec, du 11 avril 1920*

A PROPOS DE LA TURQUIE

Il y a quelques jours, M. G. Hanotaux publiait dans le *Figaro* un étrange article sur la Turquie, et suggérait de retirer Constantinople aux Turcs, pour l'offrir aux Grecs. M. Hanotaux, s'il était de bonne foi, était à coup sûr bien mal informé, et s'il avait habité l'Orient et connu l'Islam, il est fort probable qu'il eut pensé différemment.

Dès le lendemain, M. Pierre Loti, l'apôtre, le poète d'Islam faisait entendre, dans le même journal, une éloquente protestation, et se basait non point sur ses idées, sur ses doctrines suspectes de partialité, non point sur son œuvre, mais sur le témoignage des soldats français, retour d'Orient, « inventeurs de la légende du Bon Turc ».

Je viens apporter ici mon faible et humble témoignage et confirmer la parole de M. Pierre Loti.

J'arrive de Turquie.

J'ai appris, là-bas, grâce à des amitiés et à des relations puissantes, à apprécier à sa valeur l'âme turque, que nous méconnaissions.

Les Turcs ne demandent qu'à venir à nous. Il n'est pas un homme de ce pays qui n'aime la France, qui ne connaisse sa langue, qui ne voie d'un bon œil l'uniforme horizon sur les rives du Bosphore ! Pourquoi ? Parce que depuis des siècles, notre politique orientales, depuis les capitulations, fut toujours de s'unir à l'Islam, pour acquérir en Orient une influence prépondérante, y conquérir des intérêts et les défendre.

Notre rôle séculaire fut de répandre là-bas la civilisation chrétienne, grâce à l'appui de la Turquie, par nos ambassadeurs, nos voyageurs, nos missionnaires.

De cet héritage et de cette tradition, qu'a-t-on fait depuis cinq ans ? Rien.

Dès avant la guerre même, notre influence était battue en brèche par l'Allemagne, près des gouvernants ottomans, je ne dis pas près du peuple, qui lui est foncièrement francophile et le sera toujours. A l'heure actuelle, nous nous laissons jouer par les Anglais et par les Américains, nous écoutons leurs suggestions, nous nous laissons apitoyer par les Grecs et par les Arméniens. Or, là-bas, au pays des cyprés et des roses, nos pires ennemis ce sont les Grecs, vils et lâches ! est-il besoin de rappeler les massacres d'Athènes en 1916 ? — *et les Arméniens ne sont que des pillards éhontés qui ruinent la Turquie.* — De temps à autre, elle se rebelle, se défend, les massacre, ils crient, hurlent et apitoient l'Europe, parce qu'ils sont chrétiens ! Voilà la situation, voilà ce que moi là-bas, poilu de France, j'ai constaté, moi à qui tous les Turcs rencontrés me tendaient la main, m'offraient des présents, gracieusement me fournissaient secours et apais, avec toujours cette exquise politesse, ce bon cœur qui les caractérise, à la différence des Grecs, qui m'exploitaient, m'insultaient parfois, et me tendaient aussi — comme à mes frères — des guet-apens !

On donne Smyrne à la Grèce — on doit le donner — Smyrne le grand fort de l'Asie-Mineure !

A Koniah, pour n'avoir pas voulu donner un petit secours de 20.000 francs aux Pères français dont l'école a été pillée pendant la guerre, le haut commissariat laisse s'installer des pasteurs américains dans une somptueuse bâtisse, où tous nos anciens élèves s'en viennent recevoir une culture autre que la Française !

Et quand un Turc me demandait pourquoi mon pays ne secourait pas la Turquie, étonné qu'il était, trompé dans sa confiance, je rougissais et je baissais la tête.

LÉON ROULLON.

J'avais adressé cet article à mon bon maître Pierre Loti. Il a bien voulu me faire l'honneur de le faire paraître dans son merveilleux plaidoyer : « La mort de notre chère France en Orient », à la page 167, avec pour titre :

« Article d'un poilu de France, retour de Constantinople ! »

Qu'il soit béni et remercié !

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
PREMIÈRE PARTIE	
L'IGNORANCE DE L'OPINION FRANÇAISE	
CHAPITRE I. — Ignorance sur la Turquie et sur les Turcs	13
— II. — Cette ignorance est exploitée par les Grecs	17
— III. — Cette ignorance est exploitée par les Arméniens	22
— IV. — Cette ignorance est exploitée par les Anglais.	31
DEUXIÈME PARTIE	
LA DÉTESTABLE POLITIQUE ORIENTALE DE LA FRANCE	
CHAPITRE I. — Avant la guerre	37
— II. — Après la guerre	51
TROISIÈME PARTIE	
LA CANAILLERIE DE LA GRÉCAILLE	
CHAPITRE I. — Le véritable débarquement de Smyrne.	63
— II. — Le guet-apent de Mélina	70
— III. — La conscience grecque.	78
— IV. — Très véridique histoire de la petite servante Marouka et du bon vieillard Tragopoulos.	80
— V. — Nos bons alliés Grecs	91
QUATRIÈME PARTIE	
D'AUTRES ARGUMENTS...	
CHAPITRE I. — Le danger orthodoxe	97
— II. — Quelques témoignages	102
— III. — Le mot de la fin	109
APPENDICE	113





AVIS DE L'ÉDITEUR

Devant la précipitation des événements, l'auteur s'est vu obligé de publier cet ouvrage incomplet, des documents très importants n'ayant pu lui parvenir.

En vue des éditions futures où ces documents figureront, nous accueillerons avec reconnaissance toutes les communications, additions et rectifications qui pourraient nous être faites par nos lecteurs, et spécialement par les anciens combattants de l'Armée d'Orient. Nous prions ces correspondants éventuels de nous adresser leurs communications à la librairie BERNARD GRASSET, 61, rue des Saints-Pères, Paris.

Imprimerie Artistique LUX, 131, boul. Saint-Michel, Paris.





Dernières Publications de la Librairie BERNARD GRASSET

61, rue des Saints-Pères, PARIS

Le prix de ces volumes comprend la majoration

<p>ANDRÉ MAUROIS :</p> <p>Les Silences du Colonel <i>Bramble</i>, roman. 5 75</p> <p>Ni Ange, ni Bête, roman . . . 5 75</p> <p>Les Bourgeois de Witzheim 2.50</p> <p>JEAN GIRAUDOUX :</p> <p>Simon le pathétique, roman. 5 75</p> <p>EMILE CLERMONT :</p> <p>Laure, roman. 5 75</p> <p>Histoire d'Isabelle 5 75</p> <p>LOUISE CLERMONT :</p> <p>Émile Clermont, sa vie, son œuvre 5 75</p> <p>PAUL REBOUX et CHARLES MULLER :</p> <p>A la Manière de... Les 3 séries en 2 volumes, chaque volume. 5 75</p> <p>ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT :</p> <p>Monsieur des Lourdines, rom. 5 75</p> <p>ROBERT DE JOUVENEL :</p> <p>La République des Camarades. 5 75</p> <p>ANDRÉ SAVIGNON :</p> <p>Les Filles de la Pluie. . . . 5 75</p> <p>RODIN :</p> <p>L'Art, entretiens réunis par P. Gsell, édition non illustrée . . 5 75</p> <p>FRANÇOIS DE BONDY</p> <p>Constance dans les Cieux . . 5 75</p> <p>EDGARD MILHAUD :</p> <p>La Marche au Socialisme. . . 5 75</p> <p>Les Fermiers généraux du Rail. 10 »</p>	<p>JACQUES DE LACRETELLE</p> <p>La vie inquiète de Jean Hermelin 5 75</p> <p>ABEL FERRY</p> <p>La Guerre vue d'en bas et d'en haut 6 75</p> <p>GABRIEL BOISSY</p> <p>Pensées choisies des Rois de France 7.50</p> <p>D^r SERGE VORONOFF</p> <p>Vivre. 10 »</p> <p>JEAN NESMY</p> <p>L'Arc-en-Ciel. 6 75</p> <p>LILY JEAN JAVAL :</p> <p>La Quenouille du bonheur. 6 75</p> <p>JEAN ROSTAND :</p> <p>La Loi des Riches 5 »</p> <p>E. DE CLERMONT-TONNERRE :</p> <p>U.S.A. 5 »</p> <p>JEAN RENAUD :</p> <p>Du Sang sur la Ville. 6 75</p> <p>F.-G. DE MAIGRET :</p> <p>Le Club du bonheur, roman. 6 75</p> <p>PAN :</p> <p>Rupture, roman. 6 75</p> <p>ARNOLD BENNETT :</p> <p>Amour profane, amour sacré. 6 75</p> <p>CARLOS REYLÈS :</p> <p>Dialogues olympiques. 6 75</p> <p>MARTIAL PIÉCHAUD :</p> <p>Le Retour dans la nuit. . . . 5 75</p> <p>La Dernière Auberge. 6 75</p>
--	--

Typ. GROU-RADENEZ. — Paris.

ULB Halle
001 332 04X

3/1

